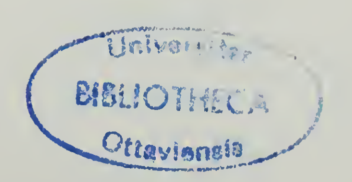


JOSEPH,

TRAGEDIE,

TIRE'E

DE L'ECRITURE SAINTE.

Par Monſieur l'Abbé GENEST.

Charles Claude (1639-1719)

QUATRIE'ME EDITION.

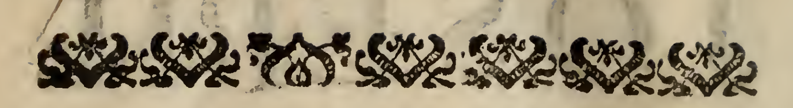


A PARIS;

Chez VALLEYRE Fils, rue Saint Jacques, au Bon Paſteur.

M. DCC. LV.

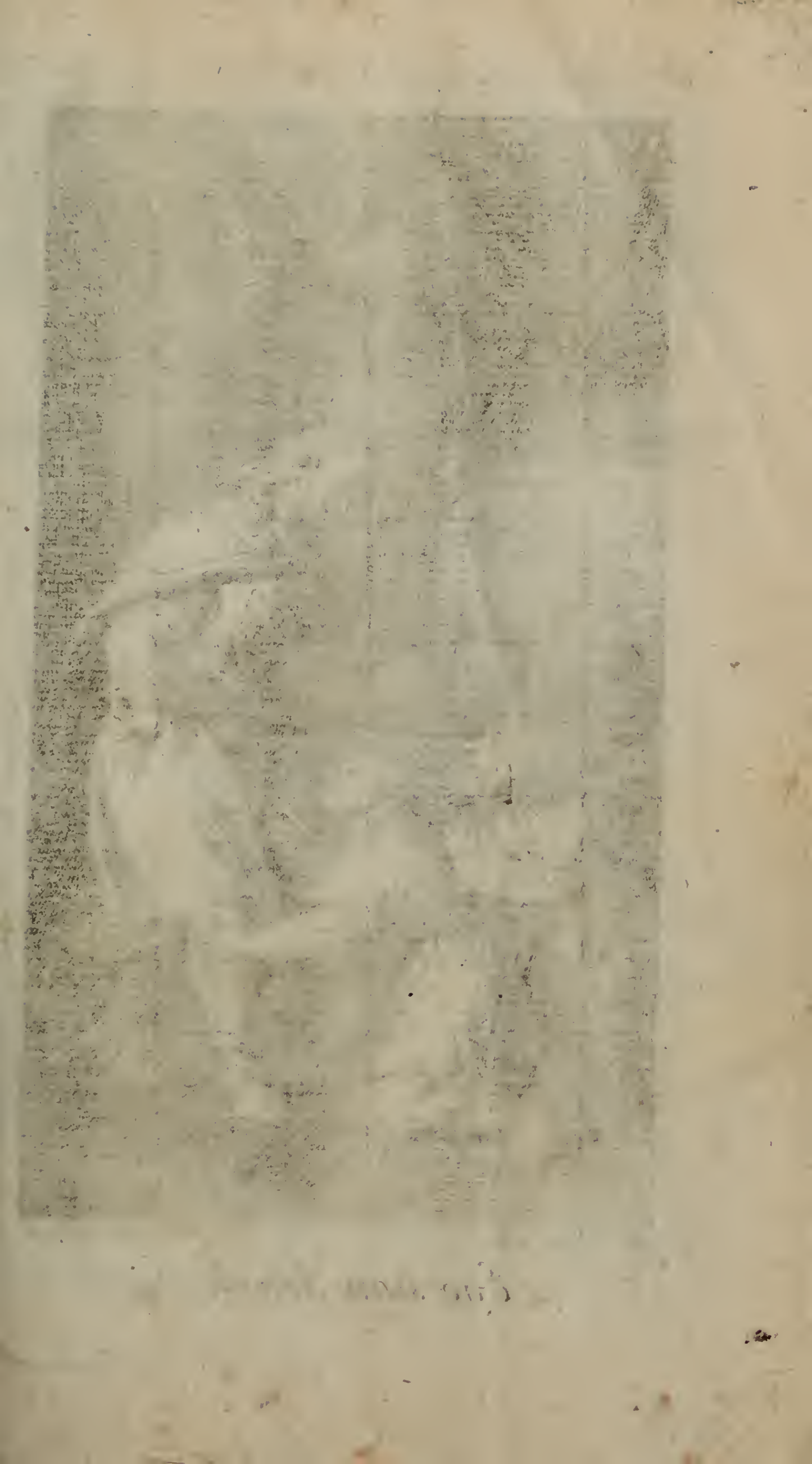
Avec Approbation & Privilége du Roi.



ACTEURS.

JOSEPH, fils de Jacob & de Rachel.
AZANETH, femme de Joseph.
RUBEN.
SIMEON. } freres aînés de Joseph.
JUDA.
BENJAMIN, jeune freres de Joseph.
SEPT autres freres de Joseph.
THIAMIS, Egyptien, principal Officier de Joseph.
HELY, vieil Hebreu qui avoit élevé Joseph.
THERMUTIS, Egyptienne, confidente d'Azaneth.
OFFICIER Egyptien.
PHARAON, Roi d'Egypte.
GARDES.

La Scène est à Memphis.





De la Fosse inv. Duchange sculpsit

Ego sum Joseph. Gen. 45.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE,

SOUVERAINE DE DOMBES.

*ADAME,*

Je vous offre une Tragedie qui n'est plus à moi. Elle est toute à VOTRE ALTESSE

SERENISSIME, *vous l'avez, pour ainsi dire, adoptée ; vous l'avez animée par votre voix & par votre esprit. On vous a vû répandre sur elle ces charmes & cette dignité attachez à votre Personne & à votre Rang. C'est vous enfin*, MADAME, *qui la donnez au Public, & qui daignez souhaiter que votre Nom paroisse au frontispice de cet Ouvrage.*

Vous voulez mettre le comble à tant de graces, par cette derniere marque d'une Recommandation si glorieuse. Oui, sans doute en lisant ici le nom de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *on se ressouviendra des suffrages que vous emportiez en faveur de* Joseph. *On ne voudra pas attaquer ce que vous protegez avec tant de bonté. Et d'ailleurs*, MADAME, *on peut se faire honneur de suivre vos sentimens.*

Ne sçait-on pas que les Beaux-Arts, aussi-bien que les Sciences les plus élevées, vous ont ouvert tous leurs secrets? Ignore-t-on, MADAME, *que vous avez entendu les Narrations des Homeres & des Vir-*

giles; que les Terences, les Sophocles, les Euripides ont rappellé devant vos yeux les plus beaux Spectacles de Rome & de la Grece? Dans vos nobles divertissemens vous avez fait des Observations que les plus habiles Critiques estimeroient comme le plus digne fruit de leurs veilles. Vous avez vérifié par vos Jugemens, ce qu'on nous a dit tant de fois; que les Regles de la Poétique n'étoient autre chose que des Reflexions d'un excellent Esprit appliqué à juger des Ouvrages qu'on lui presente.

VOTRE ALTESSE SERENISSIME *est riche de ses propres biens. Ses connoissances les plus rares sont des avantages nez avec Elle. D'où auroit-elle emprunté cette vive Eloquence qui brille sur toutes sortes de sujets, & se forme si facilement à toutes sortes de stiles; qui nous étonne par la force du discours & du raisonnement, & nous surprend par des tours fins & délicats, par des graces toujours variées & toujours nouvelles?*

Quelle pénétration! Quelle justesse! Quel

assemblage de dons précieux ! Et ce qui me paroît toujours le plus digne d'une louange singulier, c'est que toutes les lumieres de votre Esprit ne tendent jamais qu'à la vérité. C'est aussi le motif de ma confiance. Si VOTRE ALTESSE SERENISSIME *se déclare si favorablement pour* Joseph, *il faut qu'il vous ait plû, & qu'il ait véritablement mérité de vous plaire. Vous avez d'abord trouvé ce mérite dans le choix de mon Sujet. Vous avez jugé que cette Histoire où commence la Grandeur des Patriarches, porte en elle-même un caractere d'immortalité; & que plus j'y conservois l'impression & la simplicité de mes sacrez Originaux, plus mon travail seroit capable de résister au tems.*

Ces sentimens ont été bien secondez par ceux d'un Prince qui n'en a jamais de contraires aux vôtres. Monseigneur le Duc du Maine en qui les plus solides vertus sont unies à la plus grande élévation de l'esprit, ne pouvant manquer d'être touché comme Vous, de ces pures idées de Morale & de

Religion. Il partage avec Vous, MADAME, *la Protection que Vous donnez à Joseph. Il veut que je m'honore des larmes qu'il a versées aux Lectures & aux Representations * de cette Tragedie.*

Pour moi, MADAME, *je devrois être en repos, après l'avoir mise entre vos mains. En vous l'offrant, j'ai la satisfaction de vous obéir. Et si j'y prends encore quelque interêt, ce n'est que par rapport à ma Reconnoissance. Mon plus grand desir seroit de pouvoir graver ici par des traits immortels, le Zele inviolable, & le respect très-profond avec lesquels je suis,*

MADAME,

de VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur
l'Abbé GENEST.

* A Clagny.



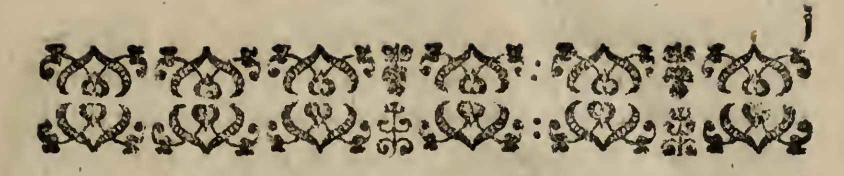
AVERTISSEMENT.

J'Avois fait une Préface, où, ſelon la coûtume, je rendois raiſon de mon Ouvrage, & répondois à des Objections bien ou mal fondées. Mais elle me devient abſolument inutile, & j'ai cru devoir la retrancher, pour faire place au Diſcours que Monſieur de Malezieu adreſſe à Madame la Ducheſſe Du Maine. Ce n'eſt pas toutefois que j'accepte les louanges qu'il me donne, comme ſi elles m'étoient dûes, je les regarde plûtôt comme de précieux témoignages de ſon amitié.

Quoiqu'il s'étende un peu ſur des circonſtances qui me ſont avantageuſes, on peut reconnoître qu'elles ne

diminuent point la ſorce de ſes raiſonnemens; & je ſuis perſuadé qu'indépendamment de *Joſeph*, on trouvera beaucoup de plaiſir & d'utilité à lire de ſi belles & de ſi ſçavantes Remarques ſur la Tragédie ancienne & moderne.





DISCOURS

De Mr de Malezieu à son Altesse Serenissime Madame la Duchesse DU MAINE, *sur la Tragedie de Joseph.*

JE suis ravi, MADAME, que Votre Altesse Serenissime ait enfin déterminé Monsieur l'Abbé Genest à donner son Joseph au Public, & que Vous ayez agréé que votre Nom paroisse à la tête de cet Ouvrage. Je ne doute pas, MADAME, que cette excellente Tragedie n'ait auprès de tous les Connoisseurs le même succès qu'elle eut à Clagny quand Votre Altesse Serenissime daignant l'animer par sa voix, fit verser tant de larmes à la Cour, la plus délicate & la plus éclairée qui soit dans l'Univers. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait peut-être bien des gens qui trouveront le Sujet trop peu chargé d'incidents, & qui voyant que l'amour n'y a point de part, seront peu disposez à lui donner leur approbation.

Tout le monde n'est pas obligé de sçavoir à fonds ce que c'est qu'une Tragedie ; & vous sçavez par experience combien de fois il nous est arrivé d'avoir désabusé des Personnes assez habiles d'ailleurs, sur des Ouvrages qu'ils n'avoient pas assez examinez. Vous en avez vu, MADAME, avoir honte de leur jugement précipité, & de l'approbation qu'ils avoient donnée sur la foy d'autrui. Vous ne sçauriez avoir oublié ce qui arriva il y a deux

ans à Sceaux pendant nos Traductions de Sophocle. M. . . . . que personne n'accuse de manquer d'esprit, nous parla avec éloge d'une Tragedie qu'il avoit lue. Les situations, c'est le mot à la mode, les évenements extraordinaires & imprévus, des passions outrées, quelques Vers qui sembloient vouloir dire quelque chose, dispersez au milieu de plusieurs autres qui ne disoient rien, & qui par leur contraste, avoient fait sur son esprit, à peu près le même effet, que produit pour un moment une foible lumiere sur les yeux d'un homme qui vient tout à coup à sortir des tenebres : Enfin la déference qu'il avoit pour le sentiment de quelques Amis dont cette Piéce avoit les suffrages; tout cela, dis-je, avoit enlevé le sien. Cependant, MADAME, quand Votre Altesse Serenissime entra dans le détail, & que parcourant la Piéce de Scène en Scène, vous le priâtes de vous expliquer comment il étoit possible que ces Personnages se trouvassent ensemble; s'il étoit bien vrai-semblable qu'ils eussent pû être tous à la fois en ce lieu; s'ils pouvoient avoir la liberté de s'y parler; quelle raison un tel Acteur avoit de confier ses avantures à son Ami précisément dans ce tems plutôt que dans un autre; qu'est-ce qui l'avoit amené dans ce moment sur la Scène; ce qu'il étoit devenu, & quelle avoit été sa vie pendant quinze ou vingt années d'une absence aussi peu fondée que son retour; quand vous lui demandâtes s'il lui paroissoit que les autres Acteurs prissent des partis convenables à leur condition présente; si les regles de la vrai-semblance permettoient que tant d'avantures extraordinaires & presque incroyables, arrivassent en un même jour; si les passions tumultueuses & opposées qui regnoient dans tout l'Ouvrage, si telles & telles

expreſſions ne viſoient point un peu au galimatias; ſi enfin le Sujet s'expliquoit avec la netteté qui convient ; ſi l'eſprit du Spectateur y entroit ſans peine , & n'avoit rien à déſirer dans le premier Acte, pour l'intelligence du reſte ? Alors, MADAME, Vous le vîtes revenir comme d'une létargie, & abjurer de bonne foy ſes premiers Sentimens, avec *proteſtation de ne plus rien admirer ſans bien entendre.*

Vous n'en demeurâtes pas là , MADAME, Vous entreprîtes de le convaincre, par ſa propre expérience, que la ſimplicité du Sujet eſt la baze de toutes les beautez de la Tragedie. Vous lui dîtes que j'allois vous expliquer une Tragedie de Sophocle, dont le Sujet étoit le plus ſimple qui eût jamais été mis ſur la Scène; que cette Piéce n'avoit que quatre Acteurs, qu'il n'y avoit point de Femmes, & qu'à proprement parler, ce n'étoit autre choſe qu'un Homme qui ſe plaignoit pendant cinq Actes, d'avoir été expoſé dans une Iſle déſerte où il étoit depuis dix ans. Pour obéïr à vos Ordres j'expliquai en effet Philoctete en préſence d'une nombreuſe Aſſemblée ; il y avoit de fort habiles gens, quelques-uns du métier , & aſſez mediocres admirateurs des Anciens, beaucoup de Dames de la Cour, que l'expoſé d'un Sujet apparemment ſi ſterile & denué des ornemens qui accompagnent les nôtres, n'avoit pas fort prévenues en faveur de Sophocle. Effet ſurprenant de cette admirable ſimplicité, quand elle eſt miſe en œuvre par l'Art d'un grand Poëte ! Cette Traduction imparfaite, informe, faite ſur le champ, & ſi fort au-deſſous des beautez de l'Original , tranſporta d'admiration tout l'Auditoire. Vous n'avez pas oublié, MADAME, que tout y pleura du commencement juſqu'à la fin & que je fus obligé de m'interrompre plus d'une fois, pour

donner temps aux applaudiſſemens. Notre Homme vint à vos pieds renouveller ſon abjuration, & par l'oppoſition qu'il trouva entre la merveilleuſe ſimplicité de Sophocle, & l'énorme compoſition de la Piéce qu'il avoit admirée, il fut déſabuſé pour le reſte de ſa vie de tous les Ouvrages de même eſpece, & apprit à en juger plus ſainement qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

Après tout, MADAME, n'eſt-ce pas la droite raiſon qui a dicté aux Maîtres de l'Art la ſimplicité pour premiére régle du Poëme dramatique? Sans elle il eſt bien malaiſé de trouver le vrai-ſemblable, & ſans vrai-ſemblable il n'y a plus de Poëme. Pourquoi l'unité de lieu? parcequ'il n'eſt pas vrai-ſemblable que le même Théâtre repréſente en même temps Paris & Conſtantinople. Pourquoi l'unité d'action? parcequ'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Acteur principal ſorti d'un grand péril, par exemple, tombe ſur le champ & tout de ſuite en pluſieurs autres. Pourquoi la perſéverance dans ſon caractere? Parce qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que le même Homme, en ſi peu de temps, ſoit ſi different de lui-même. Pourquoi enfin la ſimplicité dans la conſtitution du Sujet? Toujours le même principe. Parce qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable que tant d'avantures ſurprenantes & inopinées concourent enſemble dans le même lieu, dans le même temps, & dans les mêmes Perſonnes.

Oüi, MADAME, ces Poëmes ſurchargez d'avantures, & qui, pour ainſi dire, gémiſſent ſous le poids de la multitude des évenemens, ſont le refuge des génies médiocres, qui ne ſe ſentant pas la force de ſoutenir pendant cinq Actes l'admirable ſimplicité dont nous parlons, tâchent d'éblouïr leur Auditoire par la foule des circonſtances, dont

ils embaraſſent leur compoſition. Semblables à ces Peintres Chinois, qui n'étant point aſſez habiles pour imiter la belle Nature, tirent de leur imagination des animaux qui ne reſſemblent à rien, & qui n'ont jamais été.

Cinna, ce Chef-d'œuvre immortel du Sophocle François ; Cinna, qui dans ſa naiſſance excita ces applaudiſſemens unanimes, dont nos Théâtres retentiſſent encore tous les jours ; n'eſt-il pas le plus ſimple de tous les Sujets qu'ait jamais traité le grand Corneille. A quoi ce grand Homme attribue-t-il un ſi prodigieux ſuccès ? Voici ſes propres paroles. *Cette approbation ſi forte & ſi generale vient ſans dout de ce que la vrai-ſemblance s'y trouve ſi heureuſement conſervée.... Rien n'y eſt violenté par les incommoditez de la préſentation. . . . La facilité de concevoir le Sujet, qui n'eſt ni trop chargé d'incidens, ni trop embaraſſé de récits, eſt une des cauſes de la grande approbation qu'il a reçûe. . . . L'Auditeur aime à s'abandonner à l'action préſente, & à n'être point obligé pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réflechir toujours ſur ce qu'il a déja vû. Mais auſſi*, ajoûte ce grand Perſonnage, *ces ſortes de Piéces demandent plus de force de Vers, de raiſonnemens & de ſentimens pour les ſoutenir.*

Cinna eſt ſur le point d'executer une conſpiration qu'il a formée contre Auguſte, Maxime le déclare, Auguſte le pardonne. Rien n'eſt plus ſimple ; mais il falloit un Corneille pour traiter ainſi cette admirable ſimplicité. Tous les Acteurs qui concourent à l'action, y ont de grands interêts, tous agiſſent comme ils doivent agir, tous parlent comme ils doivent parler. Ils ne paroiſſent pas ſur la Scène ſimplement pour reciter des Vers. Ils paroiſſent, parce qu'il y a raiſon de paroître ; ils ſortent, parce qu'il

y a raison de sortir. Enfin le Spectateur oublie qu'il voit une imitation des actions des Hommes : il est transporté dans le Siécle & dans le Palais d'Auguste. Il assiste à ses Conseils, & voit de ses propres yeux ce grand Evenement qui fait tant d'honneur à la mémoire de ce Prince.

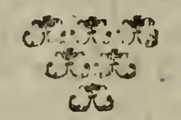
Je croi entendre encore Monseigneur le Prince, votre pere, le jour que j'eus l'honneur de lui lire Joseph pour la premiere fois en présence de Votre Altesse Serenissime. Je m'imagine, disoit ce grand Prince, être à la Cour de Pharaon. Je vois arriver les Enfans de Jacob, ils parlent comme ils doivent : Joseph a tous les sentimens qu'il doit avoir ; & c'est sans doute la noble simplicité de cette Histoire, & la peinture vive & naturelle de la tendresse de Joseph pour sa famille qui me remue si fortement les entrailles. L'Abbé Genest a eu l'adresse de suspendre la grande reconnoissance, & de la présenter toujours. Elle fait son effet par avance. L'art qui la suspend n'a rien de forcé ; au contraire Joseph qui paroit prêt à se déclarer par les mouvemens de sa tendresse est toujours retenu par l'incertitude où il doit être du retour de ses Freres à la vertu. Enfin bien convaincu de l'amour qu'ils ont pour leur Pere & pour Benjamin, par le mépris qu'ils font de la mort : pénétré par les larmes de Juda, il cede à la tendresse fraternelle, il les embrasse & leur pardonne. Rien n'est plus simple ni n'est plus beau ; rien n'est plus conforme à la raison. Il faudroit, poursuivit-il, n'être ni frere, ni fils, ni pere, ni homme, pour n'être pas vivement touché de la beauté de cet Ouvrage, & j'aurois bien mauvaise opinion du cœur des personnes qui assisteroient à cette lecture sans y pleurer autant que moi. Vous sçavez en effet, MADAME, qu'il sanglotta depuis le

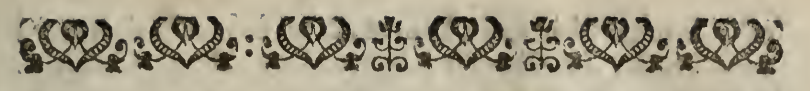
le commencement juſqu'à la fin, & qu'il m'ordonna plus d'une fois de ſuſpendre la lecture ; parce, diſoit-il, qu'il ſe ſentoit étoufer.

Deux autres grands Princes, dont la France pleurera toujours la perte, honorerent auſſi de leurs larmes ces premieres lectures de Joſeph. Il vous ſouvient, MADAME, que feu Monſeigneur le Duc, qui avoit ſçu de M. le Prince combien cette Tragedie l'avoit touché, vint à Châtenay me défier de le faire pleurer. Si cela m'arrive, dit-il, ce ſera pour la premiere fois de ma vie, & jamais aucune piéce ne m'a mené juſques-là. Sa réſolution l'abandonna dès le premier Acte. La reconnoiſſance de Joſeph & d'Hely lui tira des larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir. Il ſe leva deux fois dans la ſuite pour les aller cacher, en vous diſant qu'il étoit honteux de pleurer comme un enfant. L'Auteur doit ſe ſouvenir avec complaiſance des judicieuſes réflexions que ce grand Prince fit ſur tout l'Ouvrage : combien il admira l'art du Théâtre, l'enchaînement naturel des Scènes, la pureté du langage, la beauté de la verſification, & particulierement l'exacte vrai-ſemblance qui regnoit par-tout. A l'égard du grand Prince de Conty, que puis-je dire, MADAME, qui repréſente l'état où le mirent ces premieres lectures ; aſſurément l'ame des Héros doit être encore plus tendre que celle des autres Hommes. Laiſſez-moi, diſoit-il, le loiſir de pleurer : il faut que je me remette, je ne ſuis plus en état d'écouter. Je crois toujours le voir riant de tems en tems au milieu de ſes pleurs, par réflexion ſur la foibleſſe qu'il avoit de pleurer ainſi ; & je vis en effet plus d'une fois ſur ſon viſage une expreſſion bien naturelle de ce rire pleureux d'Andromaque, qu'Homere a ſi magnifiquement exprimé. Mais que

ne puis-je, pour l'honneur de Joſeph, & pour l'honneur des belles Lettres, redire une partie de ce que ce ſçavant Prince nous fit remarquer. Ce ſeroit, MADAME, une Poëtique peut-être plus utile que pluſieurs volumes faits par les Maîtres de l'Art. Que ne vous dit-il point ſur les narrations intereſſantes & pathétiques que Joſeph & Hély ſe font mutuellement, ſur l'artifice avec lequel le ſujet s'y expoſoit, ſur le chemin naturel que la Piéce faiſoit par degrez vers le dénouement, ſur les Leçons de tendreſſe, de reconnoiſſance, de generoſité, de clémence, dont tout l'Ouvrage eſt animé, & qui étant comme incorporées dans les ſentimens des Acteurs, inſtruiſent l'Auditeur, en l'intereſſant infiniment plus qu'elles ne feroient ſous la forme naturelle de précepte. Enfin, MADAME, il montra par ſon diſcours, & l'admiration que lui avoit donné Joſeph, & les raiſons qu'il avoit euës de l'admirer.

Je ne vous dis rien des ſentimens de Monſeigneur le Duc du Maine; il ſçait la Piéce preſque par cœur; il vous en parle tous les jours lui-même; cinq Repréſentations que vous lui en avez données à Clagny; huit ou dix lectures où il a aſſiſté l'ont toujours également attendri. Il écouta la derniere avec plus d'émotion, de plaiſir & d'attention, s'il eſt poſſible, qu'il n'avoit fait toutes les autres; & une approbation ſi éclairée répond du ſuccès de cet Ouvrage ſur les cœurs bien faits, & ſur les eſprits raiſonnables.





PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé LA Veuve GUILLAUME-AMABLE VALLEYRE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre *Joseph, Tragedie, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. l'Abbé* GENEST ; s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaire, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes, que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans

celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit très-cher & féal Chevalier le ſieur Dagueſſeau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Préſentes, du contenu deſquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir ladite Expoſante ou ſes ayans-cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires ; ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le quinziéme jour du mois de Février, l'an de grace mil ſept cent quarante-trois, & de notre regne le vingt-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 136. 115. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 22 Février 1743.*

SAUGRAIN, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve VALLEYRE.



JOSEPH,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AZANETH, THERMUTIS.

AZANETH.



Tu le vois, Thermutis, Memphis impatiente,
Brûle de commencer cette Fête éclatante.
Mon cher Sophoneas de gloire couronné,
Et du manteau royal si dignement orné,
Dans un superbe Char conduit sur ces Rivages,
Va des Peuples charmez recevoir les hommages.
Mais quoi ! Dans ce bonheur qui passe mes souhaits,
Dans ces contentements qui te semblent parfaits,

Ce noble Epoux , hélas ! ſi cher à ma tendreſſe ;
Me paroît agité d'une ſombre triſteſſe !

THERMUTIS.

Lui ? des chagrins, Madame ! Et ſur quoi penſez-vous
Qu'un triſte ennui ſe mêle au bonheur le plus doux ?
Par ſes ſages conſeils l'Egypte conſervée ,
Du Monſtre de la faim par ſon ſecours ſauvée :
Soumiſe avec amour, révère ſes bienfaits ,
Et ce juſte devoir peut-il ceſſer jamais ?
Pere commun de tous , humain , doux , acceſſible ;
Ses moindres actions ont un charme ſenſible ;
Incapable d'erreur & de foibles déſirs ,
Toujours du bien public faiſant tous ſes plaiſirs ;
Par des ordres conſtans , où la ſageſſe brille ,
Ce grand Etat n'eſt plus qu'une ſeule famille ,
Qui n'a du mouvement que par ſes volontez ,
Et ne fait que louer & benir ſes bontez.

AZANETH.

Il le faut confeſſer , ſes vertus ſouveraines ;
S'élevent au-deſſus des qualitez humaines.
Par la Sageſſe même à toute heure inſpiré ,
Sur les ſecrets des Dieux il paroît éclairé,
Rien de ſon vaſte eſprit ne borne l'étendue ;
Le plus ſombre avenir eſt préſent à ſa vûe ,
Et toujours plus modeſte au comble des grandeurs ;
A l'égal du Roy même entouré de ſplendeurs ,
Pour leur pompeux éclat ſa noble indifférence ,
Et dédaigne le faſte & la magnificence ,
En mépriſant la Terre , & regardant les Cieux ,
Il ſert ſans ceſſe un Dieu différent de nos Dieux.
Toujours de ce grand Dieu racontant les merveilles ;

Il enchante mon cœur, il charme mes oreilles,
Mon ame, qu'il attache, y trouve mille appas!
Et ressent des douceurs qu'elle ne conçoit pas!

THERMUTIS.

Lui-même n'est-il point de sa Race divine?
Tout semble nous montrer sa celeste origine.
On l'a dit enlevé sur un bord inconnu;
Mais pour sauver l'Egypte exprès il est venu.
De son sort ignoré que ne peut-on pas croire?
Il rappelle des Dieux la merveilleuse histoire;
Qu'on a vû quelquefois en Hommes transformez,
Habiter ici-bas des lieux qu'ils ont aimez,
Quitter de leur pouvoir les marques redoutables;
Vivre avec les Mortels, leur être favorables;
Et par des traits charmants, des soins pleins de bonté,
Temperer les rayons de la Divinité!
A voir de quelle sorte il régit cet Empire,
S'il n'est un Dieu lui-même, il faut qu'un Dieu l'inspire.
On diroit qu'en un Temple il change ce Palais,
Où régne l'équité, l'innocence & la paix.

AZANETH.

Quand mon sort est si beau, la fortune envieuse,
Peut se lasser enfin de me voir trop heureuse.
Sophoneas nourrit quelque trouble caché.
De ses moindres chagrins mon cœur seroit touché;
Mais pour moi-même encor mon amitié s'offense,
Qu'il ne me donne pas toute sa confiance.
Pour des noms que j'ignore il pousse des soupirs,
Une Terre étrangere attire ses désirs.

THERMUTIS.

Objet de tous ses vœux uniquement aimée;

De quel ſoupçon injuſte êtes-vous allarmée ?
Il eſt toujours le même.

AZANETH.

Oui, je puis me tromper :
Une frivole crainte aura pu me fraper ;
Mais peut-être qu'auſſi cette vive tendreſſe,
Qui pour un cher Epoux m'anime & m'intéreſſe ;
Me rend plus éclairée, hélas ! & me fait voir,
Ce qu'un cœur moins touché ne peut appercevoir.
Livré dans ces momens à ſon inquiétude,
Il évite la Cour, cherche la ſolitude.
Je voudrois lui parler, & ſçavoir aujourd'hui....
On vient.

THERMUTIS.

C'eſt Thiamis qui ſort d'auprès de lui.

SCENE II.

AZANETH, THIAMIS, THERMUTIS.

AZANETH.

Que fait Sophoneas ?

THIAMIS.

Aux Couverneurs, aux Princes,
Il trace de ſa main le deſtin des Provinces.
Le Sujet, l'Etranger, Prêtres, Peuples, Soldats,
Tout, par ordre du Roy, vient à Sophoneas.
Son active bonté, ſa ſage vigilance,

Regle tout, met par tout une heureuſe abondance.
Jamais aucun repos n'interrompt tant de ſoins.
Ici dans ce moment il veut voir ſans témoins,
Un Hebreu que le ſort mit hier ſur ſon paſſage ;
Il le vit, fut touché, le tira d'eſclavage.

AZANETH.

Et cet autre Etranger que l'on retient ici,
S'eſt-il fait mieux connoître ?

THIAMIS.

On doit être éclairci
Par ceux qui reviendroient retirer cet Otage.
Pour lui leur longue abſence eſt d'un mauvais préſage,
L'Hebreu paroît.

AZANETH.

Hé bien, je vais me retirer.
Songe-t'il qu'au triomphe il doit ſe préparer ?
Je reviendrai.



SCENE III.

THIAMIS, HELY.

THIAMIS.

Toi, vien jouir de la préſence
De celui dont l'Egypte adore la puiſſance,
Le voilà. Cet accès qu'il te donne en ces lieux,
Peut cauſer de l'envie aux plus ambitieux.

SCENE IV.

JOSEPH, HELY.

JOSEPH.

Ce Vieillard qui me rend ſenſible à ſa miſere ;
Dans les plaines d'Hebron n'a-t'il point vû mon Pere?
Qu'on ſorte. Avance-toi. Plus je le voi de près ,
Plus mon cœur attendri croit connoître ſes traits !
D'où viens-tu ? dans quels lieux as-tu pris ta naiſſance ?

HELY.

Aux Rives du Jourdain j'ai paſſé mon enfance.
Dans la maiſon d'Iſac , ce grand Chef des Hebreux.

JOSEPH.

J'aime les Habitans de ce Pays heureux.

HELY.

Seigneur , vous connoiſſez la paiſible Contrée ,
Où Dieu fit avec nous l'alliance ſacrée !

JOSEPH.

Oui , je connois , ami , ces lieux où l'Eternel
Inſtruiſit vos Ayeux de ſon culte immortel.
Et toi , qui m'en fais voir un ſouvenir ſi tendre ,
De Jacob , de ſes fils , ne peux-tu rien m'apprendre ?

C'eſt la peine, Seigneur, qui trouble mes eſprits.
Depuis plus de vingt ans je n'en ai rien apris.
Helas ! près de Jacob attaché par mon zéle,
J'avois ſa confiance. O diſgrace cruelle !
En quel gouffre d'ennuis il fut précipité !

JOSEPH.

Que dis-tu ? quel malheur ? comment l'as-tu quitté ?
Parle, explique moi tout, fais le-moi bien connoître.
Dis tout ce que tu ſçais. . .

HELY.

Je laiſſai ce cher Maître,
Sur la perte d'un fils, accablé de douleurs,
Et je crains que jamais il n'ait ſeché ſes pleurs.
Ce fils, nommé Joſeph, étoit ſon eſpérance ;
Il commit à ma foi le ſoin de ſon enfance,
Je gardois près de lui ce gage bien-aimé,
Enfant qu'avec amour le Ciel avoit formé !
Triſte objet de l'envie ! Oui ſes freres perfides
Ont peut-être conçu des fureurs parricides.
Un jour, où commença notre cruel ennui,
Il alla les chercher ; ils revinrent ſans lui.
Une voix lamentable en nos champs répandue ;
Du malheureux Jacob frape l'ame éperdue ;
On lui dit que ſon fils dans les bois égaré,
Par des Tigres affreux vient d'être devoré.
Moi, je cours pour chercher ſes déplorables reſtes,
Et trouve des Brigans les embûches funeſtes.
Je fus pris & vendu. Sous des Maîtres cruels,
J'ai depuis enduré mille travaux mortels.
Mais déplorant Jacob plus que ma ſervitude,
Ses ennuis ont été mon tourment le plus rude ;

Pour l'aimable Joſeph j'ai ſenti ſes douleurs.

JOSEPH.

Ah ! ce même Joſeph pourroit tarir vos pleurs.
Il eſt vivant.

HELY.

O Ciel ! ô ſainte Providence !
Sa fortune eſt venue à votre connoiſſance !
Où dois-je le chercher ? Ah ! que votre bonté
M'accorde cette joye avec la liberté,
Seigneur.

JOSEPH.

Hely, tes yeux auroient dû le connoître.
Tu le cherches encor quand tu le vois paroître ?

HELY.

Quelle heureuſe clarté vient deſiller mes yeux !
Joſeph . . . Seigneur . . . c'eſt vous qui regnez dans les Cieux !
C'eſt vous : je vois les traits de votre illuſtre Mere,
Vous qu'avec tant de pleurs regrette votre Pere.
De votre perte, ô Ciel, le récit l'a trompé !
Et comment à la mort êtes-vous échapé ?

JOSEPH.

De mes Freres jaloux me croyant la victime ;
Cher Hely, ton ſoupçon étoit trop légitime.
Tous ces tendres tranſports que Jacob me marquoit,
Cette extrême bonté dont il me diſtinguoit,
Jointe au preſſentiment de ces ſecrets myſteres

Qui me devoient un jour élever ſur mes Freres ;
Quand des ſonges divins me venoient annoncer
Qu'on verroit à mes pieds leur orgueil s'abaiſſer.
Tout cela, cher Hely, contre moi les irrite.
Un jour leur jalouſie à me perdre s'excite.
Puis-je encore y penſer ſans en frémir d'horreur !
Ils m'environnent tous embraſez de fureur ;
Simeon veut mon ſang, & vient pour le répandre ;
Ruben, pour me ſauver, dit qu'il faut me deſcendre
Dans un antre profond, où loin de tout ſecours,
Sans prophaner leur bras, je finirois mes jours.
Simeon qui ſur tous veut ſignaler ſon crime,
Me dépouille, & me plonge au fond de cet abîme.
Voi l'état où j'étois, ainſi précipité,
Je ne m'attendois plus à revoir la clarté !
Juda crut adoucir ces Ames inhumaines ;
Il détourne ma mort en me donnant des chaînes.
Il les y fait réſoudre ; & pour être vendu,
On me tire du gouffre où j'étois deſcendu.
Et ſur les bords du Nil, où d'autres fers m'attendent ;
Ceux qui m'ont acheté m'amenent & me vendent.

HELY.

Contre un Frere, un Enfant ! quelle inhumanité !
Qu'ils mêlent d'artifice avec leur cruauté !
Jacob vit votre robbe en leurs mains déchirée ;
Et d'un ſang emprunté fumante & colorée ;
Des plus vives douleurs il reſſent tous les coups ;
Comme s'il n'avoit eu nul autre Enfant que vous.
Mais quel évenement, qu'à peine je puis croire,
Fait à d'indignes fers ſucceder tant de gloire ?

JOSEPH.

Par ces Decrets profonds des Hommes ignorez,

Souvent c'eſt de nos maux que nos biens ſont tirez.
Triſte Eſclave, éloigné de nos Rives aimées,
Je me trouve à Memphis, près du Chef des Armées.
Dieu dans ma ſervitude en ſecret m'inſpiroit,
Tout par ſon aſſiſtance en mes mains proſperoit.
De mon Maître nouveau la gloire & l'opulence,
Sous mes ſoins fortunez paſſoient ſon eſpérance.
Il ne croit plus alors d'autres yeux que les miens,
Me fait abſolument le maître de ſes biens;
Et plus par ſes bontez il honoroit mon zéle,
Plus j'augmentois l'ardeur de mon devoir fidéle.
Mais, Ciel! dans ſa Famille, un Démon ſuborneur,
Par des traits imprévus, vint troubler ce bonheur.
Quelle diſgrace, Hely! la rougeur me ſurmonte.
De ce récit affreux épargne-moi la honte.
Une Femme livrée à ſon indigne erreur,
M'impute un attentat qui me faiſoit horreur!
Et contre moi mon Maître aveuglé de colere,
Crut ne pouvoir trouver de peine aſſez ſévere;
En des cachots obſcurs il me fait enterrer,
Attendant les tourmens qu'il veut me préparer.

HELY.

Ciel!

JOSEPH.

Dieu, qui fut toujours ma plus ſûre défenſe;
Fit briller ſur mon front le calme & l'innocence.
Le Maître des priſons chargé de me punir,
De ces ordres reçus perdit le ſouvenir.
Ni plaintes, ni regrets ne partent de ma bouche;
Mon regard l'adoucit, & la pitié le touche,
Libre au milieu des fers, j'allois de tous côtez
Conſoler les captifs en ces lieux arrêtez.
Deux hommes de la Cour accuſez de grands crimes,
Sont par l'ordre du Roy mis dans ces noirs abîmes.

Je les vois chaque jour tremblans & désolez ;
Par des ſonges divers leurs eſprits ſont troublez.
Je leur prédis, Hely, par un celeſte indice,
A l'un ſa délivrance, à l'autre ſon ſupplice.
L'effet ſuit ma parole ; & des ordres nouveaux
Retirent l'un des fers, livrent l'autre aux Bourreaux.
Celui qui ſe voyoit rétabli dans ſa gloire,
Devoit de ma priſon conſerver la mémoire,
Parler au Roy pour moi ; mais dans un calme heureux,
L'ingrat ne ſongea plus à mon ſort rigoureux.
Deux ans après le Roy ſent ſon ame agitée,
Et de ſonges frappans vivement tourmentée.
Il veut que promptement les Mages aſſemblez,
Lui montrent du deſtin les ſecrets dévoilez.
Il n'a plus de repos, la Cour eſt en tumulte ;
Les Mages ſont muets, en vain on les conſulte.
Alors ce Priſonnier, rétabli près du Roy,
Plein d'un eſpoir flatteur ſe reſſouvient de moi.
Il me propoſe, il dit que fidele Interpréte,
J'expliquerai du ſort l'Ordonnance ſecrette.
Je viens, & je reponds au plus puiſſant des Rois,
Que peut-être le Ciel parleroit par ma voix.
Dieu ſeul ſçait pénétrer les ténébres obſcures,
Que ſa Sageſſe a mis ſur les choſes futures ;
Cet Etre ſans principe, & qui ne peut finir,
N'a point de temps paſſé, ni de temps à venir ;
Tout eſt préſent pour lui ; ſa ſainte Providence,
Des Decrets qu'elle forme a pleine connoiſſance ;
Et jamais incertain, & jamais limité,
Tous les Tems ſont un point dans ſon Eternité.
Afin d'en obtenir les ſecrettes lumieres,
J'adreſſe à ce grand Dieu mes ardentes prieres ;
Il exauce mes vœux, il daigne m'éclairer,
Et tu vois les conſeils qu'il a ſçû m'inſpirer.
C'eſt par lui que ma voix a prédit ſept années

D'abondantes moiſſons richement couronnées;
Et qu'après tous ces biens, les champs ſecs & brulez;
Tromperoient le deſir des peuples deſolez.
Je dis que par l'amas des recoltes fertiles,
On prévînt le malheur de ces ſaiſons ſtériles.
J'ajoute le conſeil de ne point déclarer,
En prévenant le mal, combien il doit durer;
Que les peuples toujours vivent dans l'eſpérance;
Et d'une année à l'autre attendent l'abondance.
Qu'un Homme ordonne tout, dont la pure équité;
L'infatigable ſoin, la ſage autorité,
En moderant l'excès, reglant le néceſſaire,
Chaſſent également l'abus & la miſere.
Ce conſeil vient d'un Dieu, s'écrie alors le Roy;
Ce même Dieu me montre un Miniſtre, c'eſt toi.

HELY.

Juſques dans mes cachots, ſous ma chaîne peſante;
J'ai ſçû du bruit public votre gloire éclatante,
Que Pharaon remit ſon anneau dans vos mains,
Et vous commit le ſoin de ſauver les humains.
Quand de votre ſageſſe on vantoit les miracles,
Quand par vous l'Eternel prononçoit ſes Oracles,
Qui m'eût dit, c'eſt l'Enfant élevé dans tes bras?
C'eſt Joſeph dont tes yeux ont pleuré le trépas.

JOSEPH.

Par ce Pere immortel ma vie eſt gouvernée.
L'illuſtre épouſe encore que le Roy m'a donnée;
Riche de tous les dons & des graces des Cieux,
Rend mon ſort auſſi doux qu'on le voit glorieux.
Mais parmi cet excès de bonheur & de gloire,
Mon Pere & ma famille occupent ma mémoire;

Je tremble pour Jacob ; & mes esprits troublez,
Me peignent de Sichem les vallons desolez.

HELY.

Hé quoi ! Ne pouvez-vous soulager leurs miseres ?
N'avez-vous rien appris de lui ni de vos Freres ?

JOSEPH.

Je les ai vûs ici, ces Freres malheureux ;
Qui livrerent ma vie à des fers rigoureux.
Pressez par le fleau qui fait tant de ravages ;
Ils cherchoient du secours sur ces heureux rivages.
J'ai sçû d'eux que Jacob voyoit encor le jour,
Et gardoit Benjamin, objet de son amour.

HELY.

Vous reconnurent-ils ? Vous fîtes-vous connoître ;
Seigneur ?

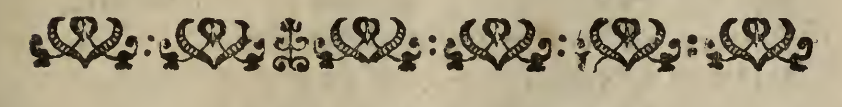
JOSEPH.

Que j'eus de trouble en les voyant paroître !
Comme il m'étoit prédit, je les vis à mes pieds,
Timides, supplians, tremblans, humiliez.
Je leur laisse ignorer qu'ils parlent à leur frere.
J'écoute : je m'instruis du sort de notre Pere ;
Avant que ma tendresse ose se déclarer,
Du retour de leur cœur, je cherche à m'assurer.
Ils ne m'ont point connu. Qui d'eux auroit pû croire
Qu'un malheureux captif parvînt à tant de gloire ?
Pour calmer mes transports qui vouloient éclater,
Hely, je me forçai jusqu'à les maltraiter ;
Je les fis dès l'abord ôter de ma présence ;

Ensuite témoignant pour eux plus d'indulgence,
On chargea des chameaux de ces riches présens;
Qui peuvent ranimer les mortels languissans.
Thiamis accepta l'or qu'ils lui présenterent
Pour le prix des moissons qu'en Hebron ils porterent;
Mais cet or aussi-tôt, par mon commandement,
Sur les mêmes chameaux fut mis secretement.
Et sans me découvrir, ainsi je les renvoye.
De revoir Benjamin je me promis la joye.
Je leur ordonne à tous, Hely, de l'amener;
Je leur défends sans lui de jamais retourner,
S'ils veulent que les dons de nos fertiles plaines,
Des peuples du Jourdain puissent finir les peines.
Je retins Simeon pour gage de leur foi,
Simeon que j'ai vû le plus cruel pour moi,
Qui voulut dans mon sein porter sa main sanglante.
Hélas! je me flattois d'une erreur decevante.
J'esperois que bien-tôt, pour un nouveau secours,
A mes bontez encor forcez d'avoir recours,
Ils conduiroient ici Benjamin mon cher frere,
Qui peut-être après lui m'attireroit mon Pere.
J'ai compté tous les jours que j'ai vû s'écouler.
De combien de frayeurs je me sens accabler?
Peut-être que Jacob, ce Vieillard vénérable,
Succombe entre les siens sous un fleau redoutable,
Et peut-être en venant le jeune Benjamin
Se perd dans les déserts, ou périt en chemin.
Hely, voilà d'où vient ma profonde tristesse.
Tous ces honneurs, hélas! ces marques d'allegresse,
Tous ces chants de triomphe aigrissent dans mon cœur
De mes tristes pensers la cruelle rigueur!
Non, cet éclat pompeux n'a point de quoi me plaire,
S'il ne peut me servir à soulager mon Pere;
Ce ne sont que des fers qui viennent m'attacher,
Et m'ôtent le bonheur de le pouvoir chercher.

Mais je me ressouviens qu'une Cour qui m'appelle,
S'empresse d'applaudir à ma gloire nouvelle.
Hely, sans écouter leurs applaudissemens,
Je me vais à leurs yeux montrer quelques momens.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE I.

JOSEPH, AZANETH.

JOSEPH.

NOn, ne m'accusez point d'une tristesse ingrate,
Je ressens comme vous ce bonheur qui vous flate.
Seulement qu'on me laisse encor quelques instans,
Et j'irai recevoir ces honneurs éclatans.

AZANETH.

L'Univers attentif, ne cherche qu'à vous plaire.
De ses plus beaux rayons le Soleil nous éclaire.
A l'envi de nos soins, on diroit que les Cieux
Aiment à signaler un jour si glorieux.
Tout fléchit devant vous, l'Egypte vous contemple
Dans un degré d'honneur qui n'eut jamais d'exemple.
Maître de vos destins, qu'auriez-vous souhaité,
Qui pût accroître encor votre felicité ?
Songez, Seigneur, songez, pour en gouter les charmes,
Que vos biens au public n'ont point couté de larmes.
Souvent le Peuple voit élever à ses yeux,

Des Coloſſes d'orgueil, des Monſtres odieux
Dont la fiere grandeur, les titres magnifiques,
Sont triſtement formez des miſeres publiques;
Tyrans, dont le pouvoir n'inſpire que l'effroi,
Et dont les paſſions ſont la ſuprême loi.
Mais tout ce grand Etat vous aime & vous revére;
Des Peuples & du Prince on vous nomme le Pere.
Pharaon eſt heureux par vos ſages projets;
Il régne, & vous régnez, en ſauvant ſes Sujets.
Le ſalut, le repos, la gloire de l'Empire,
Sont le fruit des Conſeils que le Ciel vous inſpire.
Et ce qui rend enfin votre deſtin plus doux,
C'eſt que votre bonheur eſt le bonheur de tous!

JOSEPH.

Le Nil ne reſſent point cette effroyable guerre,
Que livre la famine au reſte de la Terre.
Les ſuccès que le Ciel accorde à mes travaux,
Des Peuples de l'Egypte ont prévenu les maux.
Mais dois-je me borner aux Climats où nous ſommes?
Madame, en d'autres lieux n'eſt-il point d'autres Hommes?
Que de triſtes objets de loin viennent s'offrir!
Combien de malheureux je ne puis ſecourir!

AZANETH.

N'alterez point les biens que le Sort vous octroye;
Donnez au moins ce jour à la commune joye.
Le Peuple qui s'aſſemble autour de ce Palais,
Envoye au Ciel pour vous mille tendres ſouhaits.
Le Triomphe à ſon gré ſe fera trop attendre;
Et la Cour ſur vos pas eſt prête de ſe rendre.
La Reine, qui veut bien m'avouer de ſon Sang,
Et dans ſon amitié me mettre au premier rang,
Regarde

Regarde avec plaisir la Pompe qui s'aprête,
Et veut de sa présence honorer cette Fête.
Avec quel doux transport je vais voir ces honneurs,
Qui, répandus sur vous, ravissent tous les cœurs!

SCENE II.

JOSEPH, HELY.

JOSEPH.

Qu'on appelle l'Hebreu. Viens, Hely. Mes pensées
En des doutes flotans si long-tems balancées,
Ne trouvent de douceur que dans ton entretien;
En l'état où je suis, c'est mon unique bien.
Je puis parler enfin de Jacob, de mes Freres,
De ces Vallons aimés, de ces Rives si cheres;
Pour moi toute ma pompe, & toute ma faveur,
Ne vaut pas le plaisir de t'épancher mon cœur!

HELY.

Ce grand Dieu, qui pour vous paroît si favorable,
Fera cesser, Seigneur, l'ennui qui vous accable.
On viendra.

JOSEPH.

Cher Hely, que les momens sont longs!
Ah! que ne puis-je aller dans ces sacrés Vallons,
Où mon Pere Jacob a choisi sa retraite?
N'obtiendrai-je jamais cette douceur parfaite?
Ne le verrai-je plus? Mais, en parlant de lui,
Tâchons de dissiper ce douloureux ennui.
Depuis que Simeon, ce trop barbare frere,

Fut ici retenu par mon ordre févére ;
Hely, j'ai commandé qu'on adoucît fes fers ;
Memphis eft fa prifon, mes biens lui font offerts.
Mais craignant à fes yeux de rompre le filence,
Je l'ai fait rarement venir en ma préfence.
J'ai dit qu'on me l'amene. Et pour me foulager ;
Devant toi, cher Hely, je veux l'interroger.
Cherchons quelque lumiere au trouble qui m'agite.
De fes difcours toi-même examine la fuite.
Le voilà, le barbare ! Et peut-être aujourd'hui
Il ne me refte plus d'autre frere que lui !

HELY.

Il tremble devant vous.

SCENE III.

JOSEPH, SIMEON, HELY.

JOSEPH.

Venez. Hé bien, parjures ;
N'avois-je pas prévû vos lâches impoftures ?
Et que feignant ici de chercher du fecours,
Qui d'un Pere mourant fauvât les triftes jours,
Vous dreffiez à Memphis des trames criminelles ?
Ingrats, vous m'avez fait des recits infidelles.
Vos Freres fuppofés étoient des Ennemis ;
Ils n'ofent revenir après l'avoir promis.

SIMEON.

Nous n'avons point formé ces deffeins temeraires,

D'un Pays éloigné, dix malheureux, tous freres,
Eprouvant de la faim la dure extrémité,
Nous vinſmes implorer, Seigneur, votre bonté.
C'eſt votre ſecours ſeul qui peut nous faire vivre;
Et ſi de tant de maux enfin il nous délivre,
D'un cœur reconnoiſſant nous allons à jamais
Aux Rives du Jourdain, publier vos bienfaits.

JOSEPH.

Non, non, de vos diſcours l'artifice eſt viſible,
A vos feintes douleurs j'eus tort d'être ſenſible.
Sous un prétexte faux, traverſant les deſerts,
Vous vous êtes unis pour des complots couverts;
Mais repetez encor votre frivole hiſtoire.
Le menſonge ſe nuit; il trouble la mémoire.

SIMEON.

Nous vous avons parlé ſans feinte & ſans détour.
Un même Pere à tous nous a donné le jour.
La vérité ſincere eſt ſur notre viſage;
Et nos traits reſſemblants en ſont le témoignage.
Vos yeux ſeuls auroient pû vous en perſuader;
Si vous aviez daigné, Seigneur, nous regarder.
Hélas, nous habitions ces Rivages tranquilles,
Où le Jourdain baignoit des Campagnes fertiles,
Libres d'ambition, uniquement inſtruits
A nourrir nos Troupeaux à cultiver nos Fruits.
Nos cœurs des premiers temps conſervant l'innocence,
Tous les biens parmi nous couloient en abondance.
L'Auteur de l'Univers nous a dicté ſa Loy.
Le Chef de la Famille entre nous eſt le Roy.
Les armes en nos mains ne ſont jamais d'uſage,
Sinon pour repouſſer l'injuſtice & l'outrage.
Suivi de ſes Paſteurs, Abraham notre Ayeul,

Contre cinq Rois armés a combattu lui ſeul ;
Il courut reprimer leurs fureurs inſolentes,
Arracha de leurs mains des dépouilles ſanglantes:
Et vainqueur, rendant grace au celeſte Secours,
De ſes paiſibles ſoins reprit ſoudain le cours.
Iſac, ſon digne fils, n'a point eu d'autre envie,
Seigneur, que d'imiter ſes vertus & ſa vie,
Et Jacob notre pere a marché ſur leurs pas.

JOSEPH.

Perfides, vous pouvez ne leur reſſembler pas.

SIMEON.

A ces mêmes Emplois nos ames ſont bornées.
Dans les champs paternels nous paſſions nos années.
Mais au courroux du Ciel ces beaux lieux expoſés,
De ſalutaires eaux ne ſont plus arroſés !
Tout ſeche, tout perit, & la ſource eſt tarie
Des humides tréſors dont la terre eſt nourrie ;
Les Guerêts endurcis, le Ciel rendu d'airain,
Ont armé contre nous la dévorante Faim !

JOSEPH.

Cher Hely, que je ſouffre à cette triſte image !

SIMEON.

Implorant notre Dieu dans ce cruel ravage,
Un jour de l'Eſprit ſaint notre Pere inſpiré ;
„ Il eſt, s'écria-t'il, un ſecours aſſuré.
„ Le grand Sophoneas a par ſa prévoyance,
„ Maintenu dans l'Egypte une heureuſe abondance.
„ C'eſt trop peu de pouvoir, par ſes travaux heureux,
„ Aux immenſes beſoins d'un Peuple ſi nombreux,

„ Il étend ses regards aux Rives étrangeres ;
„ Et des Peuples divers soulage les miseres.
„ Il sçait qu'un nœud commun unit tous les Humains,
„ Tout dispersés qu'ils soient en des climats lointains ;
„ Que ceux à qui le Ciel ses largesses dispense ;
„ Doivent des malheureux soulager l'indigence.
„ De ces grains précieux qu'il a fait renfermer ;
„ La quantité s'égale au sable de la mer ;
„ Et vous verrez sur nous sa pitié secourable ;
„ Ouvrir de ses trésors la source inépuisable.
„ Partez, allez, mes fils, allez lui demander
„ Le secours que lui seul il peut vous accorder.

JOSEPH.

Deviez-vous tous ainsi laisser votre vieux Pere
En des tems malheureux, désolé, solitaire ?
Qui peut dans ces momens soulager son ennui !

SIMEON.

Le plus jeune de nous étoit auprès de lui.

JOSEPH.

Et pourquoi le plus jeune ! il étoit incapable
D'aider & de servir ce Vieillard venérable.
Mais de ce jeune frere on fait un vain récit.
Je désirois le voir, ne vous l'ai-je pas dit ?
Je veux de vos discours une preuve certaine.

SIMEON.

Du malheureux Jacob, hélas ! quelle est la peine ;
Peut-être il ne veut pas exposer Benjamin,
Aux périls du voyage, aux longueurs du chemin ;

Ce fils, le cher objet de toute sa tendresse,
Est l'unique soûtien de sa triste vieillesse.

JOSEPH.

Hely !

SIMEON.

Dans quel bonheur il vivoit autrefois,
Pere de douze fils, tous unis sous ses loix !
Depuis qu'à l'un de nous la clarté fut ravie,
D'éternelles douleurs ont affligé sa vie.

JOSEPH.

Quel nom avoit ce frere ? Et comment est-il mort ?

SIMEON.

Il se nommoit Joseph. Né pour un triste sort,
Egaré dans les bois, sa jeunesse imprudente
Assouvit des Lions la rage dévorante.

JOSEPH.

Vous dites que ce sont ces Animaux cruels ?
Et des Hommes peut-être ont été criminels.
Peut être qu'au milieu d'une plaine déserte,
De lâches ennemis ont conspiré sa perte.
Les Hommes trop souvent par leur malignité
Des plus affreux Lions passent la cruauté.

SIMEON se trouble.

Mais pourquoi vous offrir cette idée importune ?
Pouvez-vous si long-tems ouir notre infortune ?

Ces incidens communs qu'ici vous écoutez,
Abusent trop, Seigneur, de vos rares bontez.
Et je ne conçois pas quel intérêt peut prendre
Un Ministre si grand à ce qu'il vient d'entendre.

JOSEPH.

J'en prends à vos discours plus que vous ne pensez,
Et par votre mensonge enfin vous m'offensez.
Peut-être ignorez-vous que je lis dans les ames,
Et perce les replis de vos perfides trames.
J'ai dans votre discours connu des traits menteurs;
Et je ne vous tiens plus que pour des imposteurs.
Vous pensez m'abuser par des histoires vaines;
Mais vous m'en répondrez à loisir dans les chaînes;
Et quiconque aujourd'hui voudra vous ressembler,
Par votre triste exemple aura lieu de trembler.
Allez.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

SCENE IV.

JOSEPH, HELY.

JOSEPH.

Je l'ai chassé. Mon ame trop émûe,
Ne pouvoit plus cacher mon désordre à sa vûe.
Ah! puisqu'on ne vient pas, Hely, sans differer
A partir avec lui tu dois te préparer.
Va porter mes présens, va dans la Palestine
Arrêter les rigueurs de l'horrible famine.
Peut-être c'est trop tard! que de tems j'ai perdu!
A donner ces secours j'aurai trop attendu!

Tout cë qu'a fait pour moi ta ſainte Providence,
Grand Dieu, doit me remplir de joye & d'eſperance :
Je crois qu'avec ce ſoin qui conſerva mes jours,
Sur mon pere Jacob ton œil veille toujours ;
Mais pardonne, grand Dieu, pardonne à ma foibleſſe,
Qui ſemble quelquefois oublier ta promeſſe.
Tu choiſi Abraham, & voulus l'éclairer,
Pour connoître ton Nom, te ſervir, t'adorer.
Tu lui promis, Seigneur, que ſa race feconde
De ſes enfans élus rempliroit tout le monde ;
Et que toujours comblez de tes ſacrés bienfaits,
Ils chanteroient ton nom & ta gloire à jamais.
Mais, helas ! on diroit qu'aujourd'hui leurs offenſes,
Ont ramené ſur eux le tems de tes vengeances !
La Faim qui détruit tout, regne avec plus d'honneur
Que n'en eut le Déluge au jour de ta fureur !
Sur les bords du Jourdain tout périt ; & j'ignore
Ce que devient mon Pere & s'il reſpire encore.
Ma crainte rompt le cours de mes felicitez.
Decouvre-moi ſur lui tes ſaintes volontez,
Grand Dieu. déclare-moi ce qu'il faut que j'eſpere.
Ces biens que tu me fais, repand-les ſur mon Pere,
Après qu'à ſon amour j'ai coûté tant de pleurs !
En lui montrant Joſeph, termine ſes douleurs.
Mes vœux. . . .

SCENE V.

JOSEPH, THIAMIS, HELY.

JOSEPH.

Que me veut-on, Thiamis ?

THIAMIS.

Vous apprendre
Que la troupe étrangere à vos pieds vient ſe rendre.
Les gens que par votre ordre on avoit diſpoſés,
Leur rendant les chemins plus ſûrs & plus aiſés,
Ont, ſans ſe découvrir, aidé leur diligence.

JOSEPH.

Qu'on les amene.

THIAMIS.

Inſtruit de votre impatience;
Je les ai fait d'abord conduire en ce Palais.

JOSEPH.

Qu'ils entrent. O grand Dieu! ſeconde mes ſouhaits:
De quels troubles divers je me ſens l'ame atteinte!
Quel mélange ſoudain d'eſperance & de crainte!
Le jeune Benjamin, que j'ai tant déſiré,
Vient-il malgré les cris de ſon Pere éploré?
Que vont-ils m'annoncer? A cet aſpect je tremble.

HELY.

Ah! voilà Benjamin! Seigneur, il vous reſſemble;
Vous aviez à cet âge, & ces traits, & ce port.

JOSEPH.

Il faut, mon cher Hely, retenir mon tranſport.

SCENE VI.

JOSEPH, RUBEN, JUDA, BENJAMIN, &c.

HELY, THIAMIS.

RUBEN.

Dans ces extrémitez qui de la Palestine;
Avancent tous les jours la cruelle ruine,
Nous revenons encore, embrassant vos genoux,
Vous conjurer, Seigneur, d'avoir pitié de nous.
Par vos soins fortunés que l'Egypte est heureuse!
Tous les autres climats ont une face affreuse!
Et qu'après tant d'horreurs & de calamitez,
A l'aspect de ces lieux nos cœurs sont transportez!
Nous joignons à nos vœux les vœux de notre Frere;
Nous vous le présentons.

JOSEPH.

Ce Vieillard votre Pere,
De qui vous m'avez fait un portrait si touchant
En quel état est-il?

RUBEN.

Dans son âge penchant,
Au gré de nos désirs ses nombreuses années,
Nous paroissent encore loin de se voir bornées,
Supportant ses malheurs, il coule ses vieux jours,
Toujours se confiant au celeste Secours.

Charmé de vos bontez, il les loue avec zéle,
Et se dit, comme nous, votre Esclave fidele.

JOSEPH.

C'est donc là Benjamin, entre ses bras nourri,
De ce Pere affligé si tendrement cheri ?
Ah ! mon fils, que le ciel te comble de sa grace ;
Et te rende l'honneur & l'appui de ta race.

JUDA.

Nous venons tout ravis de vos soins bienfaisans ;
Vous payer nos tributs, vous offrir nos présens.
Mais que votre bonté, s'il lui plaît, daigne entendre,
Un sujet de frayeur qui nous a dû surprendre.
L'orsqu'à vos Officiers nous avions présenté,
En partant de ces lieux, nous l'avons remporté.
Sans pouvoir découvrir d'où l'erreur est venue;
Seigneur, pour réparer une faute inconnue,
Nous venons à vos pieds offrir tous nos Trésors,
Et tout ce que de rare on trouve sur nos bords.
Foibles dons, il est vrai ; mais dans notre impuissance
Qui marquera jamais notre reconnoissance ?
Nous vous avons choisi ce que l'on offre aux Cieux,
Des parfums parmi nous estimés précieux ;
Et de l'arbre odorant tiré ces larmes pures,
Infaillible remede aux sanglantes blessures ;
Utile à conserver le fil de ces beaux jours.
Qui ne devroient jamais finir leur noble cours.
C'est ce que par nos mains notre Pere vous donne.
Son espoir & le notre à vous seul s'abandonne.
D'une juste frayeur nous étions agitez.
Mais nous reconnoissons vos augustes bontez,
Et dans ce doux moment vos regards favorables,

Nous annoncent la fin de nos maux déplorables.

JOSEPH.

Ah ! cher Hely, comment retiendrai-je mes pleurs ?
Oui, vous verrez par moi dissiper vos malheurs,
Je suis content de vous ; vivez en assurance ;
Nous avons en ces lieux de l'or en abondance ;
Gardez, gardez le vôtre, & partagez nos biens.
Que du Frere captif on brise les liens.
Pour vous faire oublier un pénible voyage,
Et donner de ma grace un entier témoignage,
Un Festin solemnel avec moi vous attend ;
D'une étroite amitié, c'est le gage éclatant.
Allez. Prenez soin d'eux, Thiamis.

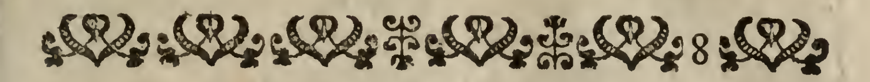
SCENE VII.

JOSEPH, HELY.

JOSEPH.

Leur présen[ce]
mon cœur attendri fait trop de violence !
Et les pleurs dont mes yeux viennent de se tremper,
Retenues si long-temps, se vouloient échaper.
Mais il faut, cher Hely, renfermer ma foiblesse.
Du Peuple qui m'attend, allons voir l'allegresse ;
Et si ces vains honneurs ne peuvent me toucher,
Le trouble de mon cœur au moins doit se cacher.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

AZANETH, THERMUT[illegible]

AZANETH.

MEMPHIS vient d'éclater d'une Pompe nouvelle.
Dans l'Egypte jamais Fête ne fut si belle.
Tous ces riches Trésors en public étalés,
En des Siécles heureux, sous vingt Rois rassemblés;
Des Arts les plus sçavans l'ingénieuse adresse,
Qui surpassoit encor l'éclat de la richesse;
Tout de Sophoneas honoroit la grandeur,
Tout de ce jour fameux relevoit la splendeur.
Des Peuples différens de tout ce vaste Empire;
Pour lui le juste zéle également conspire.
As-tu bien entendu leurs applaudissemens?
Thermutis, as-tu vû leurs tendres mouvemens?
De Tapis & de Fleurs Memphis par-tout ornée;
Et toute cette Foule à genoux prosternée?
Du Peuple & des Herauts discernois-tu la voix?
N'as-tu pas entendu repeter mille fois:
C'est par lui que l'Egypte en biens est si feconde;
Qu'il vive; c'est le Pere & le Sauveur du Monde.
Vous qui faites trembler la Terre sous vos pas,
Vous, Guerriers furieux, qui parmi les combats,
Traînant avec l'effroi la Parque meurtriere,
Repandez à nos yeux une triste lumiere;

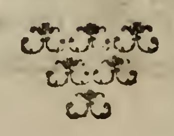
Qui triomphez souvent des Peuples égorgés,
Des Trônes abatus, des Etats ravagés,
Que l'on doit préferer ce Triomphe paisible
A toute votre gloire & funeste & terrible !
Mon Epoux triomphant, sans orgueil, sans fierté,
Nous montrant sur son Char sa douce Majesté,
Par un regard serein, une modeste joye,
Répondoit à ces cris qu'au Ciel Memphis envoye.
Mais bien-tôt de sa gloire il a paru lassé,
Et trop vîte à nos yeux le triomphe a passé.
Les premiers de la Cour qu'à sa Table il invite,
Dans son Appartement revenant à sa suite,
Il fait à ce Festin appeller ces Hebreux !
D'où viennent tant d'égards qu'il témoigne pour eux ?
Moi-même à me troubler je suis ingénieuse,
Je ne puis moderer ma crainte curieuse.
Qui sont ces Inconnus ? Que viennent-ils chercher ?
De quelle inquiétude ont-ils pû le toucher ?
J'ai chargé Thiamis de voir ce qui se passe.
Je viens de le mander.

THERMUTIS.

Lui, qui vous doit sa place,
Et toutes les faveurs qu'il tient de votre Epoux,
Ne peut mieux employer son zéle que pour vous.

AZANETH.

Je vais sçavoir de lui ce qu'il faut que je croye.



SCENE II.

AZANETH, THIAMIS, THERMUTIS.

AZANETH.

Thiamis, que fait-on ?

THIAMIS.

De merveille & de joye
Dans le Festin pompeux tout paroît transporté.
Ces Etrangers reçus avec tant de bonté,
Placés devant mon Maître, admiroient en silence
Le surprenant éclat de sa magnificence.
Un d'entr'eux est sur-tout comblé de ses faveurs.
D'abord un grand respect avoit contraint leurs cœurs;
Enfin par sa douceur ce grand respect s'oublie,
Et d'une libre joye ils ont l'ame remplie.
Les yeux fixés sur eux, sans les en détourner,
On diroit qu'il s'applique à les examiner.
Souvent avec tendresse on le voit leur sourire;
Et quelquefois, Madame, on l'entend qui soupire.

AZANETH.

Qui sont-ils, le sçais-tu ? N'en a-t'il rien marqué ?

THIAMIS.

Son secret jusqu'ici ne s'est point expliqué.

AZANETH.

C'eſt par eux qu'il reſſent de ſecretes allarmes ;
Après les avoir vûs il a verſé des larmes.
Il a ceſſé tantôt de les entretenir,
Tout baigné par des pleurs qu'il n'a pû retenir.
Dans leur deſtin obſcur, qu'eſt-ce qui l'intereſſe ?
Quelle eſt cette douleur, quelle eſt cette tendreſſe ?
Ah ! ce doit être enfin quelque triſte rapport,
Qui jette tant de trouble en un Eſprit ſi fort.

THIAMIS.

Vous en ferez, Madame, inſtruite par lui-même,
Il vient.

AZANETH.

Il laiſſe voir une triſteſſe extrême.
Voyons ſi le ſujet en peut être éclairci.

SCENE III.

JOSEPH, AZANETH.

AZANETH.

Pouvez-vous du Feſtin vous retirer ainſi,
Seigneur ? Quoi ? dans ce jour pour vous brillant de gloire,
Dont l'Egypte jamais ne perdra la mémoire,
Où tous les cœurs pour vous ſont comblés de plaiſirs ;
Vous êtes donc le ſeul qui pouſſez des ſoupirs ?
Je

Je ne demande pas d'entrer dans ces pensées,
Pour le bien de l'Etat sans relâche exercées;
Sur les secrets du Roy je me tais: mais, Seigneur,
Ne sçaurais-je avoir part à ceux de votre cœur?

JOSEPH.

Vos charmantes bontés, votre rare prudence,
Madame, ont toujours eu toute ma confiance.
Quels pénibles travaux, & quels cuisans soucis,
Par ces aimables soins ne seroient adoucis?
Et pour vous & pour moi, si vous voulez, Madame,
Qu'en cette occasion je vous ouvre mon ame,
C'est ce même Triomphe, & ce comble d'honneur,
Cet excès inoüi de gloire & de bonheur,
Qui vient à mon esprit, par des couleurs plus vives,
Offrir des Malheureux les images plaintives.
Madame, en cet état sublime & fortuné,
Il me souvient toujours en quels lieux je suis né.
Dieu me conserve encore un Pere vénérable,
Mais pour l'amour des siens, Vieillard inconsolable,
Et qui voit désoler par les calamités,
Ces beaux lieux qu'en repos il avoit habitez.
Hélas! quand je devrois lui montrer ma tendresse,
Je le laisse languir accablé de tristesse!

AZANETH.

Sans nous abandonner, hé quoi! ne pouvez-vous
Lui partager nos biens, l'appeller parmi nous?
De ce devoir si tendre occupé pour un Pere,
Qu'en vous cette amitié, Seigneur, me devient chere!
Mais s'il gémit ainsi sous un Ciel rigoureux,
Que ne l'attirons-nous sur des bords plus heureux?
Pour aplanir sa route, un mot vous peut suffire;

Qu'il vienne voir ſon fils maître de cet Empire ;
Et prolonger ſes jours de triſteſſe abattus,
Qu'il jouiſſe en vos bras du fruit de vos Vertus.
Que je revere en lui le Chef de la Famille,
Et qu'il m'aime à ſon tour en véritable Fille.
De quel parfait bonheur je devrois m'aſſurer ;
S'il ne vous reſtoit rien ailleurs à déſirer !

JOSEPH.

Lui peut-on en ces lieux promettre un Sort tranquile ?
Ah ! que ce beau projet, Madame, eſt difficile !

AZANETH.

Quoi ! Seigneur, doutez-vous que les Egyptiens
Sauvez de tant de maux, comblez de tant de biens ;
Ne prennent pour objet de leur reconnoiſſance,
Un homme à qui l'on doit votre heureuſe naiſſance ;
Il joüira des biens que vous nous conſervez.
Tous ces Peuples nombreux que vous avez ſauvez,
A ce Pere ſi cher rendront un juſte hommage.

JOSEPH.

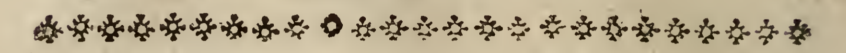
Ah ! qu'eſt-ce que l'amour du Vulgaire volage ?
Quand le Peuple eſt ſoumis aux Loix d'un Etranger,
Que toute cette ardeur eſt facile à changer !
Oüi, malgré ces honneurs dont l'éclat vous enchante.
Des Peuples & des Rois la faveur eſt changeante.
Le cœur des Courtiſans nous eſt-il bien ſoumis ?
Ce qui les rends jaloux, les peut-il rendre amis ?
Ne ſçais-je pas déja ce que c'eſt que l'envie ;
Et mon Pere, Madame, au déclin de ſa vie,
Sous un Ciel inconnu peut-il ſe hazarder ?

Quelque azile en ces lieux qu'on lui puiſſe accorder,
Lui qui d'un culte ſaint, d'un zéle véritable,
Adore du vrai Dieu le pouvoir redoutable;
De quel œil verra-t'il les cultes odieux,
Dont l'idolâtre Egypte honore ſes faux Dieux?
Ici tout eſt rempli de prodiges bizares,
De ſuperſtitions infâmes & barbares;
Et la crainte feconde en Fantômes divers,
Peuple d'indignes Dieux l'Eau, la Terre & les Airs.
Mais enfin, Azaneth, s'il faut que je m'explique,
Tout ce vaſte Univers n'a qu'un Moteur unique,
Inviſible Soleil, ſource de vérité,
Dont notre Eſprit reçoit l'immortelle clarté;
Les vertus que produit la raiſon épurée,
Sont le culte que veut Sa Majeſté ſacrée,
De ce Dieu, ſeul vrai Dieu, ſeul digne d'être aimé...

AZANETH.

Ce Dieu, dans vos diſcours, mille fois m'a charmé;
Vous l'adorez ici; votre Pere de même,
Peut s'attacher toujours à ſon culte ſuprême.
Seigneur, auprès du Roy vous pouvez tout oſer;
Ce Prince à vos déſirs ne peut rien refuſer,
De Sauveur de l'Etat n'avez-vous pas le titre?
Des Loix & des Autels n'êtes-vous pas l'Arbitre?
Mais voyez donc le Roy? Qu'attendez-vous? Venez
Employer près de lui ces momens fortunez.
Que pourroit-il penſer de ce triſte ſilence?
Songez que vous devez paroître en ſa préſence.
Lorſque les Rois ſur nous répandent leurs faveurs,
Ils veulent que la joye éclate dans nos cœurs.
La Reine me demande; & je vais auprès d'elle
Lui ſoumettre pour vous votre gloire nouvelle.
J'eſpere en même temps diſpoſer ſes bontés

A l'accomplissement de nos felicités.
Non, non, pour vos Parens, Seigneur, pour votre Pere,
Notre Egypte n'est pas une Terre étrangere.
Ma réponse bien-tôt calmera vos ennuis.



SCENE IV.

JOSEPH, HELY.

JOSEPH.

Viens, Hely. N'es-tu pas dans le trouble où je suis?
Au milieu du Festin, à l'aspect de mes Freres,
Que mon cœur a senti de mouvemens contraires!
J'éprouvois tour à tour le couroux, la pitié,
La tendresse, l'honneur, la haine, l'amitié;
Malgré moi leur orgueil, & leur haine sanglante,
Quand je veux l'oublier, à mes yeux se présente.
Par eux, pour m'abîmer, des gouffres sont ouverts,
Le poignard est levé, je suis chargé de fers;
Pour me livrer Esclave ils prolongeoient ma vie.
Mais dans leur cœur perfide ils me l'ont tous ravie.
Ruben ne m'a donné qu'un secours impuissant;
Et mon cher Benjamin est le seul innocent.
Que font-ils?

HELY.

Tout remplis tout pénéttrez de joye,
Il regardent vos dons qu'à leurs yeux on déploye,
Il brûlent d'emporter ces secours précieux.

JOSEPH.

Sans me connoître encor, quitterons-ils ces lieux ?
Le ſecours qui leur plaît d'une main étrangere,
Leur ſeroit un outrage accepté de leur Frere ;
Pourroient-ils ſupporter dans cette illuſtre Sort,
Ce Joſeph dont leur haine avoit juré la mort ?
Si pour des biens ſongez, une gloire en idée,
J'ai vû d'un tel couroux leur ame poſſedée,
Quelle horrible fureur en eux doit exciter,
Ce comble de grandeurs où l'on me voit monter ?
Je vois avec tranſport Benjamin ce cher Frere,
Dont ma mere Rachel étoit auſſi la mere ;
Des mêmes ſentimens nous ſommes animez.
Tous deux de notre Pere également aimez.
Eh ! de quel doux plaiſir j'aurois l'ame comblée,
En voyant ma Famille en ces lieux raſſemblee,
M'aimer, me reconnoître, & chérir mes bienfaits !
Mais il faut dans mon cœur renfermer ces ſouhaits
Je vais me taire encor ; Dieu daignera m'inſtruire,
Agiſſons en ſilence, & nous laiſſons conduire.
Mes Freres vont paroître.

HELY.

Oui, Seigneur, les voici.

JOSEPH.

Toi, ne t'éloigne pas ; & qu'on nous laiſſe ici.
Que la ſainte amitié, s'il ſe peut, les anime ;
J'attens leur répentir, je pardonne leur crime ;
Avec plaiſir ſur eux je répandrai mes biens.
Leurs devoir violez ne changent pas les miens.

SCENE V.

JOSEPH, RUBEN, SIMEON, JUDA, BENJAMIN, THIAMIS.

RUBEN.

Comblez de vos bontés, témoins de votre gloire;
Permettez qu'à Jacob nous en tracions l'hiſtoire.
Notre Pere, Seigneur, ſur ces Evénémens,
Sera rempli de joye, de raviſſemens.
Et pour nous, qui peut mieux lui témoigner le zéle,
Dont nous obéïſſons à la Loi paternelle,
Que notre empreſſement à quitter ces beaux lieux,
Où près de vous tout charme & nos cœurs & nos yeux?
Les momens lui ſont chers; & nous oſons vous dire,
Qu'à peine, loin de nous, ce bon Vieillard reſpire;
Il nous a défendu de faire aucun ſéjour,
Son ordre & le beſoin preſſe notre retour.
Pour achever, Seigneur une grace ſi grande,
Ordonnez, s'il vous plaît, le départ qu'il demande;
Faites-lui reſſentir vos heureuſes faveurs;
Et que notre préſence aille ſécher ſes pleurs.

JOSEPH.

Tout étoit préparé. Marchez en diligence.
J'approuve vos déſirs & votre impatience;
N'ayez point de repos qu'auprès de lui rendus;
Il n'ait avec ſes Fils ces ſecours attendus.

Remenez Simeon dont j'ai brisé la chaine.
Que Benjamin demeure.

JUDA.

Ah ! quelle est notre peine ;
De ne pouvoir, Seigneur, obéïr à vos Loix !
Jacob ne laisse pas l'échange à notre choix.
On peut vous avoir dit sa premiere disgrace,
Déja privé d'un Fils qu'en son cœur rien n'efface ;
Il en voit dans cet autre & l'esprit & les traits ;
Le jeune Benjamin calme ses longs regrets,
Il croit revoir Joseph ; & son ame éperduë,
Comte tous les momens qu'il est loin de sa vûë.

JOSEPH.

Laissez-le moi, vous dis-je, allez, partez sans lui.
Jacob verra bien-tôt dissiper son ennui,
Quand il sçaura les biens & le bonheur extrême,
Dont je veux en ces lieux combler ce Fils qu'il aime.

JUDA.

J'ai promis son retour, & sans le remener ;
Aux rives du Jourdain je ne puis retourner.

BENJAMIN.

Si ma timide voix ose se faire entendre,
Je vous dirai, Seigneur, que d'un Pere si tendre,
Je dois aller encor suivre les saintes Loix,
Je dois aller encor m'instruire par sa voix.
Heureux si je pouvois apprendre de mon Pere,

Ces divines Leçons que pratiquoit mon Frere.
Tout ce que de Joſeph j'entendois raconter,
M'enflâme du déſir de pouvoir l'imiter ;
C'eſt l'exemple éternel que Jacob me préſente.

JOSEPH.

Si vous en conſervez la mémoire touchante ;
Demeurez, Benjamin, & recevez ma foi,
Que vous retrouverez votre cher Frere en moi.
Je ne vous offre point une amitié commune ;
Auprès de Pharaon, partagez ma Fortune ;
Pour vous mieux établir, croyez, cher Benjamin,
Que vous ſerez conduit & formé de ma main.

BENJAMIN.

Je ne puis de Jacob délaiſſer la vieilleſſe ;
Je dois par mon retour répondre à ſa tendreſſe.
Sans voir tout cet éclat que vous me promettez ;
Quel charme plus puiſſant je trouve en vos bontez !
Seigneur, il s'en faut peu que je ne les préfere
A tous les nœuds du ſang, à l'amour de mon Pere ;
Sans ce premier devoir, qu'il m'auroit été doux,
D'apprendre les Vertus, Seigneur, auprès de vous !

JOSEPH.

Où ſuis-je ?

JUDA.

Par les pleurs un Pere le rappelle.
Approuvez pour Jacob notre devoir fidelle.
Nous vous l'avons dépeint, Seigneur, de ſes vieux ans,

Traînant ſeul, affligé, les reſtes languiſſans.
Il vit du ſeul eſpoir que nous allons lui rendre,
Ce Fils, le dernier fruit de l'amour le plus tendre,
Lorſque pour obéïr à votre ordre abſolu,
A nous le confier Jacob s'eſt réſolu;
» Mes Fils, nous a-t'il dit, en nous donnant ce gage,
» Vous me voyez panchant à la fin de mon âge;
» Si mon cher Benjamin ne revient dans mes bras,
» Vous allez par ſa perte avancer mon trépas;
» En perdant cet objet dont mon ame eſt ravie,
» Je vais dans la douleur finir ma triſte vie.
Jamais à l'envoyer il n'eût pû conſentir,
Si nos ſermens . . . . .

JOSEPH.

Hé bien, qu'on les faſſe partir;
Allez, vous le voulez; il faut vous ſatisfaire.

RUBEN.

A vos ſacrez genoux . . . .

JOSEPH.

Que j'ai peine à me taire!
Ne perdez point de temps. Mes Ordres ſont donnez.
Emportez les préſens qui vous ſont deſtinez.

RUBEN.

Que de graces, Seigneur, nous avons à vous rendre!
Que le Ciel ait pour vous. . . . .

JOSEPH.

Partez, c'eſt trop attendre.

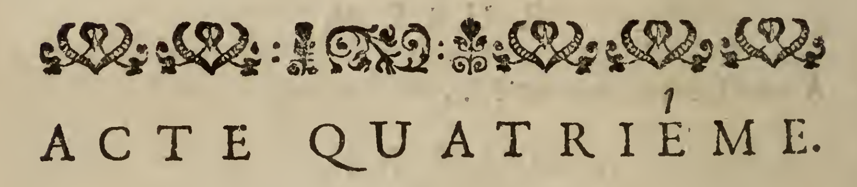
SCENE VI.

JOSEPH, HELY.

JOSEPH.

J'y consens donc? Il part. Cruel consentement !
Puis-je de Benjamin souffrir l'éloignement?
Que faire? que penser ? qu'est-ce que je médite ?
Allons. Divin esprit, qui régle ma conduite ,
Sur mon cher Benjamin daigne encore m'éclairer.
Dois-je le retenir ? dois-je m'en séparer ?

Fin du troisiéme Acte.



ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

JOSEPH, HELY.

HELY.

JE les ai vû partir ; & mon ame attendrie ;
S'envoloit, sur leurs pas, dans ma chere Patrie;
Mon Esprit les suivoit en ces Vallons aimez ,
Où du Dieu d'Israel les traits sont imprimez.

JOSEPH.

On les arrête, Hely. Thiamis que j'envoye,
Pour flatter ma douleur, va retarder leur joye.
Hélas! comme autrefois, que ne puis-je avec eux,
Du tranquile Jourdain voir le Rivage heureux!
Tu le ſçais; que mon ame alors étoit contente!
Quel beaux jours éclairoient ma jeuneſſe innocente,
Parmi ces Prez fleuris, ſur ces rians Côteaux,
Où paiſſoient de Jacob les fertiles Troupeaux;
Que d'un Pere ſi bon l'amitié m'étoit chere!
Hely, que je trouvois de douceur à lui plaire!
Avec quelle rigueur des Freres trop cruels,
M'ont arraché du ſein & des bras paternels!
O malheureuſe envie! ô Monſtre déteſtable!
Par la proximité toujours plus implacable,
Dans ſa noire fureur prompte à s'envénimer,
Contre ceux que le Ciel nous ordonne d'aimer;
Tous les nœus ſont rompus par ſa rage inhumaine;
D'un Frere contre un Frere elle allume la haine.

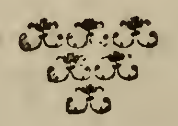
HELY.

Mais Benjamin, Seigneur, s'eſt fait voir aujourd'hui,
Digne du tendre amour que vous avez pour lui.
Pour le nom de Jacob quelle douce eſperance!
Pour l'honneur desHebreux, quelle heureuſe aſſurance!

JOSEPH.

Ah! qu'il revienne, Hely. Je ne puis conſentir
A quitter Benjamin, à le laiſſer partir;
Et je crois que le Ciel à mes deſſeins propice,

Approuve de mon cœur l'innocence artifice;
De Jacob cependant je prévoi la douleur,
Tu peux toi-même, Hely, détourner ce malheur.
Au lieu de Benjamin, toi, pars avec mes Freres;
Ensemble portez-lui ces Moissons salutaires.
Dis-lui tout ce que Dieu daigne faire pour moi,
Les biens que j'ai reçus, l'état où je me voi.
Dis-lui que Benjamin m'est plus cher qu'à lui-même;
Et que je l'associe à mon bonheur suprême.
Qu'enfin je crains pour lui des Freres inhumains;
Que je les veux ôter de leurs cruelles mains.
Peut-être qu'à son tour cette maligne envie,
Qui me vendit Esclave, attaqueroit sa vie.
Hé quoi? si de mon Pere on le voit trop aimé,
Et si pour son mérite il est trop estimé,
Bien-tôt de cet amour, bien-tôt de cette estime,
Ses Freres ennemis lui pourroient faire un crime;
Ses charmantes Vertus armeront le courroux,
De ces esprits livrez à leurs transports jaloux.
De ces perfides cœurs on connoît la foiblesse;
Ils reverent un Dieu quand le malheur les presse;
Et de ce même Dieu, qu'ils ont tant imploré,
Si-tôt qu'ils sont heureux le nom est ignoré.
Par les coups du malheur leur ame est abatuë;
Mais leur malignité n'est pas encor vaincuë.
Pour mon cher Benjamin je veux les éprouver;
Jusqu'au moindre regard je vais les observer.
Pour connoître leur cœur, Hely forcé de feindre,
Si je les fais souffrir, j'en suis le plus à plaindre?
J'entens du bruit, c'est Eux,



SCENE II.

JOSEPH, RUBEN, SIMEON, JUDA, BENJAMIN, THIAMIS, HELY.

RUBEN, *sans voir Joseph.*

Quoi donc ? pour quels forfaits
Nous fait-on revenir par force en ce Palais ?
Votre Maître peut-il approuver cette audace ;
Lui, de qui la bonté nous a fait tant de grace ?
Il punira bien-tôt le cruel traitement,
Qui nous est fait ici sans son consentement.

Voyant JOSEPH.

Ah ! Seigneur, à vos pieds vous nous voyez encore ;
On ose nous poursuivre, & l'on nous deshonore ;
On vient nous arrêter comme des criminels,
Quel sujet nous expose à ces affrons mortels ?
Qu'ont-ils, ces Furieux, qu'est-ce qui les anime ?
Ne nous peut-on au moins apprendre notre crime ?

THIAMIS.

Comment, Hommes ingrats, osez-vous voir le jour ?
De tant de biens reçus est-ce là le retour ?
Mon Maître ouvre pour vous une main liberale,
Ses graces empêchoient votre perte fatale ;
Et des heureux secours qui vous sont accordez,
Voilà, voilà le prix, lâches, que vous rendez.

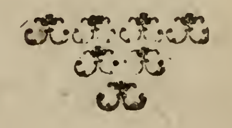
Peut-on vous ordonner de ſuplice aſſez rude ?
Mêler le ſacrilege avec l'ingratitude !
Vous avez emportez le Vaſe précieux
Dont mon Maître ſe ſert en conſultant les Cieux ;
Ce tréſor tout ſacré, cette Coupe augurale
Où quand il ſacrifie . . .

JUDA.

O fureur ſans égale !
Quel horrible menſonge oſe nous attaquer ?
Quoi ! Seigneur, contre vous nous aurions pû manquer !
Nous aurions oublié ces bienfaits & ces graces,
Qui de nos maux preſſans diſſipoient les menaces ?
Nous aurions pû deſcendre à cette indignité ?
Nous nous ſerions ſoüillez par cette lâcheté ?
Ah ! ne permettez pas qu'une noire impoſture,
A vos rares bontés mêle une telle injure.
Oui, Seigneur, ſi le vaſe eſt trouvé parmi nous.
Par de cruels tourmens nous voulons périr tous.

JOSEPH.

D'un excès de rigueur je ne ſuis point capable,
La peine ne ſera que pour le ſeul coupable.
Je croi que parmi vous il s'en trouve en effet,
Qui ne ſont point ſouillez d'un ſi lâche forfait ;
Et peut-être qu'un ſeul a failli ſans complice.
J'examinerai tout, & vous rendrai juſtice.



SCENE III.

JOSEPH, OFFICIER, BENJAMIN, RUBEN, SIMEON, JUDA, &c. THIAMIS, HELY.

JOSEPH.

A-t'on le vase ?

OFFICIER.

Après l'avoir long-tems cherché ;
Parmi vos riches Dons il se trouve caché.
Le larcin se mêloit à ces faveurs si cheres,
Dont Benjamin se voit comblé sur tous ses Freres.
Il avoit pris le vase ; il osoit l'emporter.

JOSEPH.

Est-il bien vrai ?

OFFICIER.

Seigneur, on n'en peut plus douter.
Le crime le regarde.

JOSEPH.

Hé bien, qu'on le retienne.

BENJAMIN.

Moi ! Ciel, quelle innocence est égale à la mienne !

RUBEN.

C'est à vous d'ordonner, de disposer de nous;
Nous respectons, Seigneur, votre juste courroux.
Mais il est des esprits qui se plaisent à nuire.
Quelqu'un par ce faux crime a voulu nous détruire;
D'un perfide Ennemi les regards envieux
N'ont pû nous voir jouir de vos dons précieux.

JOSEPH.

Non, non Ne cherchez point de défenses frivoles,
Contre un fait averé, que servent les paroles?
Au plus grand nombre ici je veux bien pardonner.
Vous tous, en sûreté, vous pouvez retourner;
Je n'ai de châtiment que pour l'auteur du crime,
Et lui seul dans les fers en sera la victime.
Je ne vous retiens plus.

BENJAMIN.

Voyez la vérité.
Est-ce là le bonheur dont vous m'avez flatté?

JUDA.

Je ne puis concevoir qu'elle affreuse disgrace,
Sur nous de votre haine excite la menace.
Mais si sur notre tête attirant ce danger,
Le Ciel de quelque crime a voulu se vanger,
Du jeune Benjamin épargnez l'innocence,
Et tournez contre nous toute votre vengeance.

BENJAMIN.

De ce crime honteux je me vois accuser;
Helas! Et que de maux je dois toujours causer!

En

En naissant j'ai causé le trépas de ma Mere;
Et je vais, en mourant, faire expirer mon Pere!
Malheureux Benjamin, à Jacob, à Rachel,
Tu dois également porter le coup mortel!
Hélas! dans l'infortune où je vous abandonne,
Mon Pere, que je plains l'ennui que je vous donne!
Je vais, comme Joseph, vous percer de douleurs;
Je n'ai pas ses vertus, & j'aurai ses malheurs.

JOSEPH.

Je n'en puis plus, Hely! qu'on sorte, qu'on finisse.
Que sans retardement mon ordre s'accomplisse.
Ostez le Criminel; gardez-le Thiamis.
Allez. Ce Prisonnier en vos mains est remis.

SCENE IV.

JOSEPH, RUBEN, SIMEON, JUDA, &c. HELY.

JOSEPH.

Vous partez, je l'ordonne.

JUDA.

Ah! Seigneur, pour m'entendre;
Calmez votre colere, ou daignez la suspendre,
A votre Esclave, hélas! Permettez de parler
Qu'à vos yeux tout mon sang ici puisse couler,
Plûtôt que Benjamin. . . .

JOSEPH.

Ma patience eſt laſſe.
Recevez-vous ainſi mes bienfaits & ma grace ?
Vous avez lieu, je crois, de louer ma bonté.
J'ai parlé, c'en eſt fait, & j'ai trop écouté.
Le châtiment ſuivroit un refus temeraire.
Partez, obéïſſez. Ah ! ſous ce front ſevere,
Je ſens mon cœur ſerré, je ſens baigner mes yeux.
Pour cacher ce déſordre, ôtons-nous de ces lieux.



SCENE V.

RUBEN, SIMEON, JUDA.

SIMEON.

Quel changement ! Ainſi nous perdons l'eſperance,
Qui venoit d'adoucir notre longue ſouffrance ?
Après ces vains honneurs, dont il nous a flattez,
Nous ſommes pourſuivis, trahis, perſecut[illegible] !
Quelle étoit la fureur de ces fiers Sattellites ?
Il avoit réſolu ces injuſtes pourſuites !

RUBEN.

Je ne puis démêler les replis de ſon cœur.
Tandis que Benjamin éprouve ſa rigueur,
Tout-chargez de ces dons, voyez qu'il nous renvoye !

SIMEON.

Il goute en notre peine une ſecrette joye.
Préſens vains & trompeurs. Ah ! déſabuſez-vous ;

Si nous partions encore, on courroit après nous.
Sur un ſujet ſi faux ſa colere allumée,
D'un prétexte nouveau ſeroit bientôt armée.

RUBEN.

Non, je ne conçois point ces rudes traitemens!
J'ai cru voir dans ſes yeux de plus doux ſentimens.

SIMEON.

Quoi! Ne devions-nous pas dès le premier voyage,
Avoir prévû l'embuche où nôtre erreur s'engage?
Nous vîmes ce Tyran contre nous irrité;
Et s'il mit quelque frein à ſa malignité,
Cette pitié forcée étoit un artifice;
Il méditoit dès-lors ſa perfide injuſtice.
C'étoit un piége, hélas! notre œil fut étonné
De retrouver tout l'or que nous avions donné;
Mais l'on nous préparoit cette mortelle injure,
Et notre propre ſang en va payer l'uſure.

JUDA.

Malheureux! Connoiſſez la main qui nous pourſuit.
De nos cruels Complots nous recueillons le fruit.
Dieu nous trouve partout, tôt ou tard ſa Juſtice,
Atteint les Criminels qu'il faut qu'elle puniſſe;
Et les crimes cachez dans le fonds des Deſerts,
Ne peuvent éviter ſes yeux toujours ouverts.

RUBEN.

Moi, qui de vos forfaits ne me ſens point coupable;
Avec les Criminels ſa vangeance m'accable;

Ou plutôt, il eſt vrai, je l'ai trop merité ;
Puiſqu'à vos attentats j'ai ſi mal réſiſté.
Je vous exhortois bien d'épargner l'innocence ;
Mais, Ciel ! je fus trop foible à prendre ſa défenſe.

SIMEON.

D'une fureur jalouſe, un ſoudain mouvement,
Devoit-il recevoir un ſi long châtiment ?

JUDA.

Que devient Benjamin ? Que deviendra mon Pere ?
Nous avons dans les fers amené notre frere !
Oui, ſi Jacob le perd, il va mourir, hélas !
Et Jacob meurt auſſi, ſi nous ne partons pas.
Quand nous l'avons quitté, nos Familles mourantes
Eprouvoient de la faim, les cruautez preſſantes ;
Nos Femmes, nos Enfans, Jacob, tout va périr,
Si le Ciel appaiſé ne veut les ſecourir !

SIMEON.

Il faut braver ici le coup qui nous menace ;
Mourons.

RUBEN.

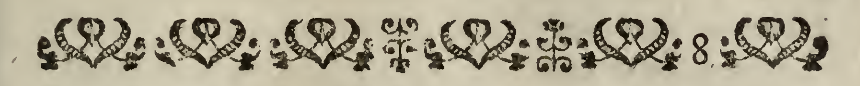
Dieu d'Iſraël, qui vois notre diſgrace,
Bien que ces châtimens, grand Dieu ! ſoient méritez ;
Que notre repentir rappelle tes Bontez.

JUDA.

Cherchons Sophoneas ; que notre voix l'implore.
S'il nous étoit permis de l'approcher encore ;
Hélas ! ſi nous pouvions à ſes pieds nous jetter,

S'il daignoit un moment encor nous écouter ?
Après avoir paru pour nous si favorable,
A-t'il pris pour jamais un cœur inexorable ?
Allons, pour le fléchir, faire un dernier effort;
Qu'il nous accorde, enfin, Benjamin ou la mort.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

RUBEN, SIMEON, JUDA.

RUBEN.

MALHEUREUX Benjamin ! Sophoneas s'abuse;
S'il croit que nous partions lorsqu'il nous le refuse.
Sans cesse par nos cris nous le demanderons.
Jusqu'au dernier soûpir. Il est inaccessible,
Ce Tyran ! il ordonne un départ impossible !

SIMEON.

C'en est fait, au retour il ne faut plus penser.

RUBEN.

Mes Freres, notre cœur n'a point à balancer.

JUDA.

Quoi, nous verrions encore un pere inconsolable,
Rappeller de Joseph la perte lamentable.
» Rachel, nous diroit-il au déclin de mes ans,

» Mon aimable Rachel m'a donné deux Enfans,
» Vous m'avez rapporté de ſanglans témoignages,
» Qu'un d'eux fut dévoré par les Bêtes ſauvages ;
» Et l'autre qu'en vos mains j'ai remis malgré moi,
» Ce gage précieux commis à votre foi,
» Périt ... J'éviterai ſes plaintes douloureuſes ;
Les plus cruelles morts pour moi ſont moins affreuſes,
En pleurant Benjamin, qui nous regrette auſſi.
Nous ſuivrons tous Joſeph qui vint mourir ici.
 Egypte, ton ſeul nom me confond & m'étonne !
Ce ſouvenir me glace, & l'honneur m'environne !
C'eſt là que dans les fers Joſeph eſt expiré :
Pour venir en Egypte, hélas ! il fut livré ;
C'eſt auſſi le lieu même, ô Ciel ! où ta Juſtice,
Réſout que nous venions chercher notre ſupplice ;
Nous irritons ici les yeux de l'Eternel.
Par nous Joſeph eſt mort, ainſi qu'un autre Abel ;
Il éprouva des ſiens la jalouſe furie,
Et de ſon ſang, hélas ! j'entens la voix qui crie !

SIMEON.

Que Joſeph eſt heureux ! s'il a fini ſes jours :
Des plus cruels ennuis la mort tranche le cours ;
S'il vit, s'il voit encor l'Aſtre qui nous éclaire,
Lorſque du Ciel ſur nous il arme la colere,
Et que tant de malheurs le vangent aujourd'hui,
En quelque état qu'il ſoit quelle gloire pour lui ?
Mais le voilà, celui qui punit notre crime.
Quelle ſeverité dans ſes regards s'exprime !

SCENE II.

JOSEPH, RUBEN, SIMEON, JUDA, THIAMIS, HELY, &c.

JOSEPH.

Quoi ! vous ne partez pas ?

RUBEN.

Que nous ordonnez-vous ?
Partir sans Benjamin, Seigneur, le pouvons-nous ?
Daignez nous écouter, que la pitié vous touche ;
La pure verité parle par notre bouche ;
A nos gémissemens laissez-vous émouvoir,
Et vous-même voyez quel est notre devoir.
Sans vouloir d'un coupable obstiner la deffense ;
Nous avourons, Seigneur, qu'il a fait une offense,
Que ne peut trop punir votre severité ;
Mais laissez seulement agir votre bonté.
Quand la Justice a droit de perdre un misérable,
Suivez, pour le sauver, la pitié secourable
Vous faites tant de biens, Seigneur, vous soulagez,
Les Mortels languissans, les Peuples affligez ;
Mais vous couronnerez vos vertus adorables,
Si vous sçavez encor pardonner aux coupables.

JUDA.

Votre main bien-faisante a daigné me nourrir ;
Vous nous avez, Seigneur, empêché de mourir ;
Vos premieres faveurs des autres sont un gage.

Daignez, hélas ! daignez conserver votre ouvrage ;
De vos dons précieux soyez ici jaloux ;
Et que plus d'une fois nous respirions par vous,
Objets infortunez d'une si noble envie,
Qu'un genereux pardon nous donne encor la vie.
Dans l'accusation de ce crime odieux,
Nous voyons éclater la vengeance des Cieux ;
Je l'avouerai, Seigneur, ce que l'on nous impute,
Vient d'un ordre d'en-haut qui sur nous s'execute ;
Et pour un crime faux un juste jugement,
Sur de vrais criminels porte le châtiment,
Nous tous, hors Benjamin, méritons le supplice ;
Lui seul est innocent, que lui seul vous fléchisse.
Si l'ennui dont Jacob est encor pénetré,
Pour la mort de Joseph si tendrement pleuré,
Ne nous avoit appris quelle atteinte mortelle,
Lui fera ressentir cette perte nouvelle,
Soumis à votre Loy ; respectant vos Arrêts,
Nous mourrions sans former ni plaintes ni regrets,
Ah ! Seigneur, si le Ciel, qui vous rend tout prospere,
A conservé les jours de votre auguste Pere,
S'il joüit de la gloire & du plaisir si doux,
De donner à l'Egypte un Maître tel que vous,
S'il voit en vous l'objet de sa digne tendresse,
Et l'admirable appui d'une heureuse vieillesse ;
C'est en son nom, Seigneur, que nous vous implorons ;
C'est par son nom sacré que nous vous conjurons,
De rendre au vieux Jacob Benjamin qu'il appelle.
Accordez cette grace à l'amour paternelle ;
Et que Dieu, qui lui-même est Pere des Humains,
Verse toujours sur vous ses Dons à pleines mains.
Rendez-nous Benjamin. Ou si votre justice
Pour son crime apparent ordonne son supplice,
S'il doit mourir, changez de Victime aujourd'hui ;
J'irai sur l'échaffaut, & je mourrai pour lui.

Si par une autre peine, à ſon crime ordonnée,
Vous deſtinez aux fers ſa vie infortunée,
Permettez que pour lui j'oſe me préſenter,
Et vous offre une main plus propre à les porter.
Nourri dans les travaux, mon zéle infatigable,
Seigneur, de vous ſervir me rendra plus capable.
Si de vos châtimens je puis le garantir,
Pour moi ce joug peſant ſe fera peu ſentir.
Chaîne, priſon, trépas, quelque ſort que j'obtienne,
S'il retourne à Jacob. . . .

JOSEPH.

Que Benjamin revienne.
Ah! par ces tendres pleurs mon cœur eſt déchiré!
De joye & de douleur je me ſens penetré!
Qu'on me laiſſe avec eux.



SCENE III.

JOSEPH, BENJAMIN, RUBEN, SIMEON, JUDA, &c.

JOSEPH.

Levez-vous. Ah! mes Freres,
C'en eſt trop. Je le voi, vos larmes ſont ſinceres.
Je ſuis Joſeph. C'eſt moi. Votre cœur prévenu,
Sous un nom étranger ne m'a point reconnu.
Benjamin!

BENJAMIN.

Vous !

RUBEN.

Joſeph !

JUDA.

O Ciel !

JOSEPH.

Chaſſez la crainte,
Dont je vois à mon nom que votre ame eſt atteinte,
Mes Freres, approchez, venez, ſechons nos pleurs;
Ce grand jour pour jamais doit finir nos douleurs.
Approchez ſans frayeur; embraſſez votre Frere;
Il n'eſt plus un ſujet de haine & de colere.
Notre Pere eſt vivant; mes Freres, je vous voi !
O Ciel ! que de bontez tu prodigues pour moi !
Dans ces embraſſemens tout-pleins de confiance,
Loüons & béniſſons la ſainte Providence.

BENJAMIN.

Seigneur !

SIMEON.

Joſeph !

RUBEN.

Mon Frere !

JUDA.

En quel étonnement !

JOSEPH.

Aimez-moi. Pardonnez ce long déguiſement.
La maniere cruelle, oüi, je vous le confeſſe,
Dont vous aviez traité ma timide jeuneſſe,

Sembloit à mon Eſprit un ſigne trop certain,
Que vous aviez le cœur inſenſible inhumain;
Dès le moment qu'ici vous vîntes à paroître,
J'ai voulu l'éprouver, j'ai voulu vous connoître;
J'ai feint de la rigueur, j'ai forcé ma pitié.
Enfin pour Benjamin je vois votre amitié;
Je ne vois plus en vous de haine ni de crime,
Le devoir vous conduit, la vertu vous anime;
Et lorſque j'ai pour vous changé de ſentiment,
Ainſi que je vous aime, aimez-moi tendrement.
Ne vous reprochez plus mon Exil que j'oublie;
L'Ordonnance du Ciel par là s'eſt accomplie;
Pour préparer les Biens qui vous ſont accordez,
En cet heureux Climat je vous ai précedez;
C'eſt Dieu qui m'envoyoit, c'eſt lui dont la puiſſance
A mis ce grand Etat ſous mon obéiſſance.
Allez dire à Jacob que le Ciel m'a ſauvé.
Qu'il vienne voir la gloire où je ſuis élevé.
Durant cinq ans entiers l'effroyable Famine
Doit déſoler encor la triſte Paleſtine;
Et l'on vous ouvre ici l'azile fortuné,
Qui loin de tous ces Maux vous étoit deſtiné.

RUBEN.

O bonheur incroyable! O douceurs infinies!
Ainſi par vos bontez nos fautes ſont punies!
Mon Frere! j'oſe à peine uſer d'un nom ſi doux,
Surpris, charmé, confus, je répondrai pour tous;
Nous allons reverer, aimer dans notre Frere,
Notre Roy, notre Maître & notre ſecond Pere.
Vous reverrez Jacob. Il nous ſuivra. J'y cours;
Et ce recit heureux va ranimer ſes jours.

SCENE IV.

AZANETH, JOSEPH, SES FRERES.

AZANETH.

Seigneur, je vous apporte un grand ſujet de joye.

JOSEPH.

Ah! venez, que la mienne à vos yeux ſe déploye.
Madame, vous voyez mes Freres devant vous.

AZANETH.

L'Egypte, grace au Ciel, leur offre un ſort bien doux.
J'ai vû le Roy, Seigneur; il étoit chez la Reine;
Et pour votre Famille il a ſçu votre peine.
Je ne pouvois choiſir un moment plus heureux;
Pharaon eſt ravi de répondre à vos vœux;
Vous êtes abſolu ſur lui, ſur ſon Empire;
Avec tous vos deſirs ſa volonté conſpire.
J'accours pour vous l'apprendre; & j'ai lieu de penſer
Qu'il va venir lui-même ici vous l'annoncer.

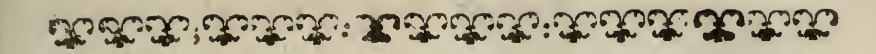
JOSEPH.

Il faut le prévenir, Madame, allons lui rendre...

AZANETH.

Il entre. Et ſes bontez ont voulu vous ſurprendre.





SCENE V.

PHARAON, AZANET, JOSEPH, SES FRERES; GARDES.

PHARAON.

Mille nouveaux honneurs feront encor témoins
Du bonheur dont je fuis redevable à tes foins.
O Toi, qui détournant l'effroyable Famine,
De tout ce grand Empire empêches la ruine,
Me conferves mon Peuple, & fais que je fuis Roy;
Quels Eloges, quels prix feront dignes de Toy!
L'Egypte, dont tu fais la gloire & les délices,
Marque déja ta place entre fes Dieux propices
D'un cœur impatient, je viens te reprocher
Les fecrettes douleurs que tu voulois cacher.
Appellons ce cher Pere, objet de tes tendreffes;
Que des Chars diligens lui portent nos richeffes.

JOSEPH.

Mes Freres à vos pieds ofent fe préfenter,
Pour fidelles Sujets daignez les accepter,
On a vanté leurs Mœurs & leur noble origine.
Leur cœur à vous fervir avec moi fe deftine.

PHARAON.

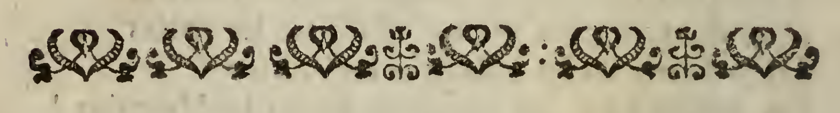
Oüi, ton Pere & les fiens pourront vivre à ma Cour;
Ou dans tous mes Etats fe choifir un féjour;
J'abandonne à ton choix nos plus belles Contrées,



APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monſeigneur le Chancellier, *Joſeph*, & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit auſſi agréable au Public, que la repréſentation l'a été. Fait à Paris ce dixiéme Janvier 1710.

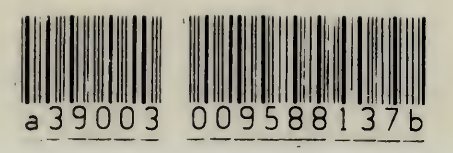
Signé FONTENELLE.



AUTRE APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancellier, *Joſeph*, *Tragedie*, Par M. l'Abbé Geneſt, & j'ai joint avec plaiſir mon Approbation à la précedente. A Paris, ce vingt-neuf Septembre 1742.

Signé SIMON.


a39003 009588137b